6
N

# LA FAMILLE LUCEVAL.

## TOME PREMIER.

## *Ouvrages de* PIGAULT-LEBRUN.

La Famille Luceval, 4 vol. in-12. 7 l. 10.
Théâtre et Poésies, 6 vol. in-12. 12 l.
Jérôme, 4 vol. in-12. 7 l. 10.
Le Citateur, 2 vol. in-12. 4 l.
M. Botte, 4 vol. in-12. 7 l. 10.
Les Cent vingt Jours, 4 vol. in-12. 6 l.
Mon Oncle Thomas, 4 vol. in-12. 7 l. 10.
La Folie Espagnole, 4 vol. in-12. 7 l. 10.
Angélique et Jeanneton, 2 v. in-12. 4 l.
Les Barons de Felsheims, 4 v. in-12. 7 l. 10.
L'enfant du Carnaval, 2 vol. in-12. 4 l.

### *Pièces de Théâtre nouvelles.*

Les Jeux de la Fortune, ou les Marionnettes, comédie en 5 actes, de Picard. 1 l. 16.
Les Filles à marier, comédie en 3 actes, du même auteur. 1 l. 10.
Agnès-Sorel, vaudeville en 3 actes, par MM. Bouilly et Dupaty. 1 l. 10.
Voltaire chez Ninon, vaudeville en 1 acte, par MM. Moreau et Lafortelle. 1 l. 4.
Boileau à Auteuil, vaud. en 1 acte. 1 l. 4.
Les Chevilles de Maître Adam, vaudeville en 1 acte. 1 l.
Les Déjeuners de Garçons, opéra en 1 acte, par M. Auguste. 1 l. 4.

547830

# LA
# FAMILLE LUCEVAL,
## OU
# MÉMOIRES
## D'UNE JEUNE FEMME
## QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE;
## Rédigés par PIGAULT-LEBRUN.

---

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?
PIRON, *Métromanie.*

---

TOME PREMIER.

---

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, no. 51.

1806.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

# LA
# FAMILLE LUCEVAL,
## OU
# MÉMOIRES
## D'UNE JEUNE FEMME
## QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE.

## CHAPITRE PREMIER.

*C'est toujours par celui-là qu'on commence.*

C'ÉTAIT la fin d'un beau jour d'été. On distinguait à peine les rayons mourans du soleil. Cette heure est celle de la promenade et de la rêverie : c'est celle du silence de la nature. C'est le moment de calme, où l'honnête homme aime à s'entretenir avec sa conscience ; c'est celui où l'homme

dissipé cherche à fondre son ennui dans la foule et le fracas.

Ils étaient assis sur la rive de la Seine. Le plus jeune bâillait; le plus âgé bâillait en regardant l'autre. Le bâillement se communique comme l'esprit de parti, comme l'égïosme, comme l'intolérance, comme toutes les affections qui dégradent l'homme. O race moutonnière !

Pourquoi les idées morales, la bienfaisance, la simplicité de mœurs, le désintéressement, ne se communiquent-ils point avec la même facilité ? O race perverse !

On se lasse de tout, et même de bâiller. « Parlez-moi donc, Monsieur ?— » Hé ! laissez-moi. — Quoi, de l'hu- » meur ! — Et beaucoup. — La raison, » s'il vous plaît ? — Je suis mécontent, » François. — Et de quoi, monsieur ? » — De tout, mon ami, de tout. — De » tout, monsieur, c'est beaucoup dire.

» — Je n'exagère point, François. —
» Une grande fortune... — A la bonne
« heure. — De la jeunesse... — Avan-
» tage que chacun possède à son tour.
» — De la figure...— On le dit, Fran-
» çois. —Avec de semblables moyens,
» n'est-on pas tout ce qu'on veut ? —
» On n'est rien du tout, mon ami,
» qu'un être ennuyé et ennuyeux. —
» Diable emporte si je vous com-
» prends !

» —Je vais me faire entendre. Mon
» père, dit-on, n'avait pas d'esprit.
» — Oh, je ne me connais point à
» cela. — Il voulut que j'en eusse, et
» il me mit dans une pension fameuse,
» où je végétai dix ans. — Et où, sans
» doute, vous avez appris de bien
» belles choses ? — Rien de ce qu'il
» fallait que je susse.—Bah ! —Quand
» j'entrai dans le monde, je me croyais
» un personnage ; je comptais tenir
» un rang distingué. —Hé bien, mon-

» sieur ? — Hé bien, mon ami, je suis
» aussi déplacé dans la société actuelle,
» que le seraient Coriolan ou Socrate.
» J'y cherchai des vertus : je n'y trou-
» vai que des habitudes. Je ne ren-
» contrai même aucun de ces vices
» brillans qui annoncent l'énergie des
» ames ; tout est descendu au niveau
» des petits êtres qui m'entourent. —
» Hé, monsieur, prenez les hommes
» comme ils sont. — Pourquoi me les
» a-t-on peint tels qu'ils ne sont pas ?
» On m'a élevé pour vivre avec les
» anciens, et je n'en retrouve nulle
» trace. Où sont ces princesses qui
» filaient, teignaient, tissaient les tu-
» niques de leurs maris ? Qu'est deve-
» nue la chasteté conjugale, qu'une
» femme ne violait qu'en ensanglan-
» tant la Grèce ? Où prendre un repas
» de ces héros d'Homère, servi par
» la frugalité, paré par la décence ?
» Où trouver des exemples de cette

» hospitalité, si religieusement pra-
» tiquée? Aujourd'hui, François, la
» bourgeoise aisée dédaignerait de
» chiffonner elle-même un bout de
» gaze dans ses cheveux. Elle a des
» amans; elle publie ses goûts, et si
» le mari, mal élevé, veut trancher
» du Ménélas, on se moque de lui.
» On ne traite ses amis que par osten-
» tation, pour faire valoir le talent
» d'un empoisonneur, qu'on appelle
» un cuisinier, et on est assez plate-
» ment sordide pour reprendre sur les
» cartes une partie des frais du festin.
» Remarque-t-on parmi les convives
» un homme qui ne puisse pas traiter
» à son tour, on le néglige ou on l'é-
» conduit : nos Anacréon ne trouvent
» plus de Polycrate.

» Choqué de la différence absolue
» des usages existans et de ceux que
» je croyais dans toute leur force, je
» me suis éloigné des villes, et, mon

» Théocrite sous un bras, mon Virgile
» sous l'autre, j'ai cherché dans les
» champs les Coridon, les Daphnis,
» leurs musettes, leurs agneaux à la
» toison brillante et soignée. Qu'ai-je
» vu? des rustres en sabots et en gue-
» nilles, traînant de fossé en fossé un
» corps lourd, nonchalant, et un air
» hébêté; des moutons, marchant de-
» vant ou derrière, les jambes embar-
» rassées d'ordures, dont on n'a pas
» daigné dégager leurs flancs depuis
» qu'ils ont été tondus. Les Corine,
» les Amarillis ont les cheveux gras,
» le visage noir, la voix rauque, les
» mains dures et calleuses, le sein
» aplati, et les jambes engorgées.
» Chantent-elles? Echo est sourde et
» dédaigne de répéter. Dansent-elles?
» l'herbe qu'elles ont écrasée jaunit
» à l'instant. Sourient-elles au rustre
» qui les convoite? les graces s'envo-
» lent pour ne revenir jamais.

» Me présentais-je chez un fermier,
» qu'à son front chauve et élevé j'au-
» rais pris pour le bonhomme Eu-
» mée? un chien menaçant, instruit
» par son maître, m'éloigne d'une de-
» meure ou l'on ne connaît que deux
» mots : *travail et argent*.

» Cherchais-je dans le temple du
» lieu ces jolies et respectables Vesta-
» les, ces prêtresses de Diane, ces
» brillans ministres d'Apollon? L'ar-
» chitecture est gothique, les hommes
» sont goths, et leur chant barbare
» force à fuir les amateurs de cette
» belle mélopée grecque, qu'à la vé-
» rité je n'ai jamais entendue.

» Je fuis en effet, et je reviens à la
» ville. Je réfléchis que si la connais-
» sance de l'antiquité est inutile, au
» moins les mathématiques, le des-
» sin, la chimie, que je possède pas-
» sablement, fixeront sur moi l'atten-
» tion, car on aime à jouer un rôle,

» François, et voilà pourquoi le vieux » Nestor, qui ne pouvait plus que » parler, parlait sans cesse. — Enfin, » monsieur ? — Enfin, François, je » parle d'Euclide, et on m'offre du » thé. Je nomme Archimède, et on » me tourne le dos. — Hé, que ne » parliez-vous thé, chiffons, che- » vaux ? — Je ne me connais ni en chif- » fons, ni en thé, et de quels chevaux » parlerai-je, après ceux de Diomède?

» Avez-vous fini, monsieur? — A » l'instant, François. J'aborde une » femme, jeune comme Hébé, jolie » comme elle, et qui paraissait prendre » quelque pitié de mon embarras. Je » lui demande ce qu'elle pense de l'A- » pollon du Belvédère. Vous vous res- » semblez tous deux, répond-elle en » riant. Il ne vous manque à l'un et à » l'autre qu'une ame. Comment, ma- » dame, vous croyez.... Elle était déjà » perdue dans la foule. Allons, me

» dis-je, puisqu'on ne veut ici ni de
» mathématiques, ni de sculpture,
» essayons de la chimie. Je m'appro-
» che d'un homme, au triple menton,
» au ventre convexe, complaisamment
» supporté par des cuisses courtes et
» rebondies. Je lui demande s'il pense
» que les anciens eussent adopté la
» composition chimique du bénédictin
» allemand, au moyen de laquelle un
» héros peut être tué par un poltron.
» — Je vois que vous êtes savant,
» mon cher ami.—Un peu, monsieur.
» —Et à quoi la science est-elle bonne?
» —Jusqu'ici, elle ne m'a servi à rien.
» —Je le crois bien, parbleu. Barême,
» monsieur, Barême; voilà pour l'u-
» tile. Une bonne cave et la bouillotte,
» voilà pour l'agrément. Ainsi l'art de
» bien vivre, sur lequel on parle tant,
» sur lequel on écrit tant, se borte à
» un petit livre, du vin choisi, et des
» cartes.

» Vous pensez bien, François, que
» je tournai les talons à l'homme au
» barême. — Et vous eûtes tort, mon-
» sieur. Barême est l'auteur par excel-
» lence; tout le monde s'en sert, et
» tout le monde s'en trouve bien. C'est
» avec Barême que je règle vos comp-
» tes, qui sont d'une exactitude à être
» présentés au jugement dernier. —
» Oh ! ne parlons pas de cela, Fran-
» çois. Vive Jupiter, enfantant la Sa-
» gesse; Apollon, enseignant les arts
» aux hommes; Mercure, guidant ces
» vieux Phéniciens, qui firent de leur
» petit pays le centre du commerce du
» monde! Célébrons cette belle allé-
» gorie de Pandore. . . . Vous bâillez
» encore, François! — Ce n'est pas
» que vous ne me disiez de très-belles
» choses, sans doute; mais, mon-
» sieur, greffe-t-on l'œillet sur l'ortie?
» — Ah ! vous êtes trop modeste,
» François! — D'ailleurs, monsieur,

« il est tard. Les anciens se couchaient
» probablement... — Avec le soleil,
» mon ami, et ils se levaient avec lui.
» — Couchons nous donc comme eux;
» mais ne nous levons pas si matin.

» — A la vérité on serait assez em-
» barrassé de sa personne, dans les
» rues de Paris, à trois ou quatre heu-
» res du matin. — Pourquoi cela,
» monsieur ? on peut se promener au
» Luxembourg, aux Champs-Elysées,
» aux Tuileries.... — Aux Tuileries,
» François, aux Tuileries ! Savez-vous
» que le principal jardin de cette tant
» fameuse Athènes, était nommé le
» *Céramique*, parce qu'on en avait
» aussi tiré de la tuile ? — Non, mon-
» sieur, je ne sais pas cela. — Et le
» Céramique était incontestablement
» bien plus beau que nos Tuileries.
» — Pourquoi cela, monsieur ? cette
» tant fameuse Athènes était-elle la
» capitale de l'univers ? — Non, mon

» ami ; mais c'était celle de l'Attique.
» — L'Attique, l'Attique ! Pandore,
» Apollon, Diomède, le bonhomme
» Eumée, Amarillis, Coridon ! je
» crois, monsieur, qu'on vous a
» brouillé la cervelle. — On m'a pé-
» nétré de l'amour du vrai beau. —
» Savez-vous ce que je pense, moi,
» de tous ces gens-là ? c'est qu'ils ga-
» gnent beaucoup a être vus de loin,
» et qu'on n'affecte de louer les morts
» que pour dénigrer les vivans. Au
» reste, monsieur, je lirai leur his-
» toire, et quand ma raison aura mis
» de côté les invraisemblances et la
» magie du style, nous verrons ce qui
» restera. Bonsoir, monsieur. — Bon-
» soir, François. »

## CHAPITRE II.

### *Ce qu'ils étaient tous deux.*

Ambroise Luceval descendait d'une longue suite d'aïeux, qui n'obtinrent jamais de considération, parce qu'ils n'occupaient pas de grandes places; qu'on ne rechercha jamais, parce qu'ils n'étaient pas riches, mais que tout le monde estimait, parce qu'ils avaient de la probité.

Cette estime stérile des autres ne mène qu'à l'estime de soi-même. On salue l'homme estimable, et on passe son chemin.

Aussi Ambroise sentit de bonne heure la nécessité d'être, comme ses parens, homme probe et laborieux.

Il n'avait d'autre esprit que celui qui rend propre aux affaires, c'est-à-

dire qu'il n'en avait pas. La nature lui avait accordé en dédommagement un sens droit et un jugement sain. Avec ces deux avantages, on parvient rarement à la célébrité ; mais ils rendent quelquefois heureux, et le bonheur vaut bien la gloire.

Ambroise était l'aîné d'une famille nombreuse. Il conçut à seize ans le projet d'établir ses frères et ses sœurs dans une sorte d'aisance.

Le projet réussit, comme vous allez le voir, non parce qu'il était louable : s'il en était ainsi, les choses iraient trop bien.

Ambroise fit fortune, parce qu'il était opiniâtre et patient, deux qualités qui s'allient assez ; parce qu'il était laborieux, qualité nécessaire ; parce qu'il avait cette politesse d'attentions qui attirent ceux que la politesse de mots éloigne, et ceux-là sont les gens dont l'amitié vaut quelque chose.

Ambroise était parti de son petit bourg en pleurant. Un léger sac sur son dos, une bourse plus légère encore, et la bénédiction de ses parens; voilà tout ce qu'il emportait.

En revanche, il était riche en espérances. Il était encore aux portes de la vie; il avait du courage, et il était muni de l'adresse d'un riche banquier qui avait plusieurs fois tiré sur son père de légères sommes, qui avaient été exactement payées.

Il arriva à la porte du banquier, et malgré le désordre de ses cheveux, et la poussière de ses souliers, il demanda à parler à monsieur. Il pensait que deux cents ans de vertus héréditaires étaient un titre suffisant.

Tel maître, tel valet. Monsieur Dortigny ne s'était pas logé dans un palais; il n'avait pas dix domestiques et vingt chevaux; sa femme était sans fantaisies: aussi ne fit-il pas banque-

route. Le domestique auquel Ambroise s'adressa, ne s'amusa point à ricaner comme un sot et un impertinent de la mise et de l'air un peu niais du jeune homme : il l'introduisit dans la salle à manger, où M. Dortigny déjeûnait en famille.

La somptuosité des appartemens imposait un peu à Ambroise. Le banquier le mit à son aise en lui parlant avec bonté. Ambroise se nomma : monsieur Dortigny se leva et l'invita de la main et d'un air riant à prendre un siége. A ces marques de déférence, le jeune homme se sentit fier de la réputation intacte qu'on lui avait transmise, et il jura de la léguer à ses enfans.

Il s'assit et déjeûna. En mangeant et en buvant, il instruisit le banquier de son dessein de faire fortune, du motif qui l'y déterminait, et il lui demanda de l'emploi.

M. Dortigny n'avait besoin de per-

sonne ; mais il promit à Ambroise de s'intéresser pour lui. Madame Dortigny observa à son mari que les intentions que manifestait Ambroise annonçaient un bon sujet , et qu'un bon sujet n'est jamais de trop dans une maison.

Un homme qui aime sa femme, suit facilement ses conseils , sur-tout lorsqu'ils s'accordent avec ses inclinations. Il fut décidé qu'Ambroise aurait le logement et la table ; mais qu'avant d'entrer en fonctions , il s'habillerait convenablement, s'il en avait le moyen, et que, s'il ne l'avait pas , on lui ferait les avances nécessaires , dont on tirerait le montant sur le papa Guillaume Luceval.

Ambroise ne concevait pas que son habit des dimanches ne pût convenir au dernier commis d'un banquier. Il ignorait encore que chacun, à Paris, veut paraître au-dessus de son état.

Cette sotte manie, contre laquelle on crie en vain, a pourtant un avantage : c'est de faire rentrer dans la circulation les fortunes mal acquises.

Lorsque le tailleur de la maison eut enfermé Ambroise dans une espèce de sac, assez incommode et de très-mauvaise grace, on mit le jeune homme en possession de son tabouret et de son bureau. Il travaillait sans relâche, ce qui lui mérita l'estime de M. Dortigny ; il acquit l'amitié de ses camarades, en mettant leur besogne au courant, pendant que ces messieurs allaient faire les importans et les connaisseurs au bal et au spectacle, ridicule commun aux jeunes gens de tous les états, qui ne savent rien, et qui tranchent sur tout.

Ambroise était parvenu en peu d'années à la première place chez M. Dortigny ; il avait toute sa confiance, et il la justifiait. Il est un âge ou

l'homme opulent aime à jouir de sa fortune. M. Dortigny pensa à se retirer des affaires, et il choisit Ambroise pour son successeur.

C'est à cette époque qu'il se fit appeler Monsieur Luceval, non par une morgue mal entendue, mais parce que c'était le nom qu'il devait signer désormais. Fidèle à l'exécution de son plan, il ne s'occupa d'abord que du bien-être de sa famille, et il fit beaucoup pour elle en peu de temps, parce qu'il se borna à un honnête nécessaire.

Quand on n'a qu'un seul domestique, on veut au moins l'avoir bon : ceux de Paris entendent parfaitement le service ; mais ils sont libertins, et quelquefois fripons. Notre nouveau banquier s'était adressé à Guillaume Luceval, qui lui avait envoyé le bon François, jeune homme simple, honnête, sage

et rempli de bonne volonté, du reste ne sachant rien.

Au bout de quelques mois, M. Luceval reconnut dans François des qualités fort au-dessus de son état. Il se souvint de ce qu'il avait été, et il crut faire un acte de justice en rendant à François ce que M. Dortigny avait fait pour lui.

Il lui donna des maîtres. François avait la tête dure. Il apprit avec beaucoup de peine à écrire assez mal, et il fut impossible de le rendre calculateur. C'est sans doute par cette raison, qu'aux yeux de François le livre par excellence était Barême.

M. Luceval renonça donc au projet d'en faire un commis. Mais il prit un second domestique, et il investit François de l'emploi de son factotum.

C'était François qui réglait la dépense de la maison, qui marchandait,

arrêtait et payait les mémoires, et qui le soir faisait rire son maître, dont le genre d'esprit avait beaucoup d'analogie avec le sien.

Madame Dortigny n'était plus. M. Dortigny avait eu la satisfaction de marier convenablement sa fille unique, et il était mort assez tôt pour n'avoir pas le chagrin de la voir ruinée. La jeune dame aimait passionnément les bijoux, les dentelles, les équipages brillans et les fêtes. Le mari aimait passionnément sa femme, et ne lui refusait rien. Il prit le parti de mourir de douleur, quand elle eut vidé son dernier sac. Comme il est reçu dans un certain monde, qu'on ne doit à une jolie femme ruinée que du plaisir et de l'infamie, et que la jeune veuve était sage, ses vrais amis l'abandonnèrent, ses créanciers la chassèrent de son hôtel, et les huissiers vendirent ses meubles.

Pendant la courte durée de son opulence, elle n'avait vu que des têtes folles comme la sienne. Elle avait tourné en ridicule la froide raison d'Ambroise, et Ambroise avait cessé de la voir, parce que l'homme le plus reconnaissant n'aime pas qu'on se moque de lui.

Quoiqu'il sortît peu, il avait appris sa catastrophe, qui avait fait dans Paris un bruit affreux pendant vingt-quatre heures, et dont on ne parlait plus le lendemain.

Il oublia les sarcasmes, les dédains de la jeune dame, et il eut sur son compte une longue conférence avec François, son conseil privé et son oracle, dans les affaires épineuses.

Il fut d'abord décidé qu'on ne pouvait souffrir que la fille de M. Dortigny sentît le besoin : le consultant et le consulté s'accordèrent au premier mot sur ce point. Mais quelle

forme donner au bienfait pour lui ôter son amertume ? C'est là-dessus qu'ils ne s'entendaient pas trop. François voulait envoyer tout simplement un garçon de caisse, chargé d'une hotte et d'une lettre aussi bien tournée, qu'ils pourraient la faire à eux deux. Luceval trouvait la lettre de trop, parce qu'elle porterait avec elle le poids de la reconnaissance : François observait que si le bienfaiteur ne se nommait pas, la jeune veuve pourrait attribuer le bienfait à tout autre, et accuser en secret celui qui devait tout à son père, d'ingratitude envers sa mémoire et son sang. Ils parlaient, raisonnaient, déraisonnaient, et ne terminaient rien. Luceval venait de marier la dernière de ses sœurs à un jeune homme dont elle était tendrement aimée, et qu'elle payait du plus parfait retour. Les jeunes époux étaient venus lui offrir en récompense le ta-

bleau de la plus innocente félicité.

Ce spectacle, séduisant pour tout le monde, avait produit un certain effet sur un homme dans la force de l'âge et dont les sens étaient encore neufs. La veuve était jolie : Luceval mettait de l'orgueil à relever la famille de M. Dortigny ; mais le plaisir, plus puissant que le devoir, donnait à un cœur qui cherchait à se développer, une énergie dont le bon Luceval était lui-même étonné. Il laissait parler François, ne l'écoutait plus ; et François, ennuyé de parler seul, se tut, et regarda, la bouche ouverte, son maître, qui se promenait en long et en large, la main fortement appuyée sur son front.

Luceval déclara enfin, d'un ton décidé, qu'il ne voyait qu'un moyen de dispenser une femme honnête de rougir en acceptant : c'était d'offrir sa main avec sa fortune. A ces mots,

François

François sauta, comme s'il eût été sur des charbons ardens. Il protesta qu'il ne connaissait pas de raison, pour qu'une femme qui avait ruiné son premier mari, ne ruinât aussi le second. Luceval répondait que l'école la plus sûre est celle du malheur. François reprenait qu'il est des êtres pour qui toutes les leçons sont perdues. Luceval répliquait qu'un homme ferme est le maître chez lui. François soutenait qu'une maison, où le mari et la femme sont sans cesse en opposition, est un enfer anticipé. Luceval termina la contestation par cette phrase : Je veux me marier, et je dois la préférence à la fille de M. Dortigny.

François baissa la tête et n'ajouta pas un mot.

Il restait une difficulté : c'était d'arranger un compliment, qui ne fît pas lever les épaules à une femme du bon ton. François prétendit qu'il était inu-

tile de faire le beau diseur pendant cinq minutes, pour parler en bonhomme le reste de sa vie ; qu'il fallait se montrer tel qu'on était, et que si la jeune veuve levait les épaules, on lui laisserait une vingtaine de sacs, et on irait épouser une femme disposée à aimer celui à qui elle devrait sa fortune.

Luceval n'était pas entêté ; il baissa la tête à son tour, et François envoya chercher un remise.

Reléguée à un quatrième étage, ne comptant plus sur les hommes, et n'ayant à opposer à sa mauvaise fortune que le courage et le travail, elle était loin de penser qu'elle pût recouvrer jamais cette opulence, dont elle avait si mal connu le prix.

Il est des ames que le malheur peut abattre, mais qu'il n'avilit jamais. Elle reçut les offres de M. Luceval avec cette dignité décente qui

prouve qu'on s'estime encore, et cette sensibilité qui annonce un cœur fait pour aimer.

Ce n'est plus cette femme futile dont l'idiôme était composé de deux mots : *plaisir et ridicule*. La raison avait arraché d'une main ferme le bandeau qui lui couvrait les yeux. Elle honorait dans les autres, les qualités qu'elle s'efforçait d'acquérir. Elle marqua donc à M. Luceval toute la considération qu'il méritait, et à François cette bonté encourageante que le faible semble toujours réclamer.

Le bon Luceval enchanté, s'applaudissait du parti qu'il venait de prendre. François, touché jusqu'aux larmes, se repentait de l'opposition qu'il y avait mise. Tous deux marquaient leur étonnement et leur satisfaction.

« J'ai assez connu les hommes, » leur dit-elle, pour être convaincue » qu'ils ne méritent en général que le

» mépris. Combien, par cette raison,
» ne doit-on pas de respect à ceux qui
» ont conservé l'amour des vertus an-
» tiques, et qui ont, au milieu de la
» dépravation publique, le courage
» de les pratiquer ! Ah ! s'écria Fran-
» çois, en baisant le bas de sa robe,
» je ne doute plus que mon cher maître
» soit heureux. Oh ! oui, il le sera,
» reprit-elle avec un doux sourire,
» s'il est en mon pouvoir de faire son
» bonheur. »

Il le fut en effet ; mais sa félicité s'écoula avec la rapidité d'un beau jour, que termine un orage affreux.

Cette femme, qui avait épuisé tous les genres de folies, qui avait ruiné, désolé son premier mari, et dont la mort semblait avoir respecté les travers ; cette femme, rendue à la raison, livrée à ses devoirs, vivant dans la retraite, semant de fleurs les jours de son époux ; cette femme, si digne

alors de vivre, périt en donnant la vie à un fils, dont la naissance devait combler ses vœux les plus doux.

Son confesseur l'assura que tout était pour le mieux, et que la terre n'était pas digne de posséder une ame comme la sienne.

Luceval et François, à genoux devant son lit, fondaient en larmes, et priaient Dieu de la leur rendre : le confesseur essaya de leur persuader qu'ils devaient des remerciemens à la Providence.

La mère infortunée leur tendit la main, regarda son fils et expira.

Luceval et François ne mirent plus de bornes à leur douleur.

Il restait au confesseur un devoir intéressant à remplir : c'était de régler l'ordre du convoi, et il devait être très-cher, d'après la fortune du mari et les regrets qu'il témoignait. D'ailleurs, le spectacle de la douleur est in-

supportable pour un cœur sensible. Le confesseur sortit, tenant son mouchoir sur des yeux secs.

Pour supporter la perte de ce qu'on a de plus cher, il faut, ou une insouciance, dont le bon Luceval était loin, ou une philosophie qu'il n'avait pas. Sa santé dépérit sensiblement.

François lui représentait qu'il devait vivre pour son fils. Luceval répondait tristement qu'il ne desirait pas la mort. François cherchait à le distraire par de petites fêtes simples comme leurs mœurs : Luceval ne voyait rien, n'entendait rien ; des larmes, qu'il voulait arrêter, pour ne pas affliger François, s'échappaient malgré lui.

Le chagrin est un ver rongeur, qui dévore tout, quand on ne l'étouffe pas dès sa naissance. Luceval, épuisé, souriait à l'idée de se rejoindre à celle qu'il avait tant aimée.

« Tu fus mon meilleur ami, Fran-

» çois ; sois encore celui de mon fils. » Telles furent ses dernières paroles.

On ouvrit son testament. Il nommait François tuteur de l'enfant, parce que, disait-il, il ne connaissait pas de plus honnête homme.

Il sentait bien, ajoutait-il, que François ferait d'abord des fautes en administration ; mais il croyait que ces fautes mêmes l'instruiraient, et qu'un orphelin perd moins avec un tuteur ignorant, qu'avec un tuteur trop adroit.

Il donnait des instructions générales sur la manière dont il voulait que son fils fût élevé ; enfin il laissait à François de quoi vivre commodément et dans l'indépendance.

François alla au-delà des dernières volontés de son maître. Il se consacra tout entier au petit Adolphe, qui le rappelait sans cesse à des souvenirs amers et doux. Il descendait au niveau

de l'enfance, et jaloux d'être le premier instituteur de son pupille, il lui enseignait, en jouant, à lire et à écrire : c'est tout ce que le bonhomme savait. En récompense, il lui apprit à être bon, ce qui est inappréciable, et à honorer la mémoire de son père et de sa mère, ce qui lui imposait l'obligation de leur ressembler un jour. Il y a des maîtres de latin, de grec, d'italien ; des maîtres de danse, d'écriture, d'équitation, qui gagnent de quoi acheter un cabriolet, entretenir un cheval et un jockey. S'il y avait des maîtres de morale, ils mourraient de faim ; ce qui prouve l'extrême perfection de notre jugement.

Lorsqu'Adolphe eut atteint l'âge prescrit par son père, François consulta sur le choix d'une pension, et plaça son pupille dans celle qui réunissait la majorité des suffrages. Peut-être eût-il été plus prudent de s'en rap-

porter à la minorité. Mais François pensait, comme bien d'autres, que l'expérience a détrompés, que cinq cents doivent mieux voir qu'un.

Il allait chercher Adolphe le dimanche; il lui procurait les plaisirs de son âge, et de tous ses camarades, celui avec lequel Adolphe se plaisait le plus, c'était François, parce que François faisait tout ce qu'il voulait.

Ce sentiment changea avec l'âge, mais il ne s'éteignit jamais. Adolphe conserva toute sa vie pour François, cette amitié, cette sorte de considération qui pouvaient seules le payer de l'accomplissement rigoureux de ses devoirs.

Adolphe avait dix-huit ans, lorsqu'il s'établit dans la maison de son père. Sa fortune était augmentée des revenus et des intérêts de seize ans, que François avait fait valoir avec sagesse. Il était très-riche et ne s'en dou-

tait pas, parce que son tuteur pensait qu'à dix-huit ans, il reste encore des qualités à acquérir, et que celles qu'on a acquises à cet âge, se dissipent dans le luxe et les plaisirs. Il cachait donc soigneusement à son pupille cette opulence, dangereuse sur-tout pour la jeunesse. Un notaire et lui étaient les seuls qui connussent l'état des affaires d'Adolphe.

Cependant François n'était point parfait. Il se dépitait quelquefois contre la passion du jeune homme pour les Grecs, parce qu'Adolphe lui en parlait sans cesse, et qu'il ne pouvait répondre que par monosyllabes ou en bâillant. Il se calmait en réfléchissant que tant que son pupille serait dominé de l'amour des anciens, nos jolies modernes ne lui feraient pas faire de folies, nos élégans ne lui escroqueraient pas son argent, et que s'il n'acquérait pas d'usage du monde, au moins il

n'en prendrait pas les vices, et les vices se communiquent aisément, depuis qu'on sait couvrir leur difformité d'un masque flatteur. François se résignait donc à bâiller pour l'amour d'Adolphe.

Mais Adolphe, qui n'aimait pas à parler seul, le somma enfin de tenir la parole qu'il lui avait donnée sur les bords de la Seine. François, religieux observateur de ses moindres engagemens, s'enferma à regret; mais il lut pendant deux mois tout entiers ce qu'on a écrit de plus admirable sur cette terre privilégiée, qui produisait des héros, comme nos jardins des petits pois. Le pupille lui indiquait les auteurs par excellence; le tuteur trouva ces ouvrages fort à son gré, et convint qu'après les contes des fées, c'était ce qu'il avait lu de plus intéressant.

Si quelque passage lui paraissait

obscur, ou absurde, Adolphe expliquait ou accusait le traducteur, et il dissertait, jusqu'à ce que François s'endormît, ce qui arrivait régulièrement à chaque dissertation.

A la fin du second mois, le tuteur jugea qu'il avait donné assez de temps à la Grèce. Il se crut en état d'entendre son pupille et de lui répondre, et après avoir employé huit jours à classer et à raisonner, tant bien que mal, ses idées, il eut avec Adolphe l'entretien suivant, immédiatement après avoir pris son café : c'était le moment où son imagination perdait quelque chose de sa pesanteur ordinaire.

## CHAPITRE III.

### *Renouvelé des Grecs.*

« Vous avez voulu que je lusse, » monsieur, pour m'élever jusqu'à » vous, et j'ai lu. Je conviens du plai- » sir inexprimable que m'ont fait mes » lectures ; mais vous conviendrez » aussi qu'il y a dans tout cela des » inepties, des choses impossibles. — » Des inepties dans des auteurs grecs, » François, cela ne se peut point. Des » choses impossibles ! hé, tout ce qui » est grand, ne nous paraît-il pas in- » croyable à nous qui sommes si petits ? » — Pas si petits, monsieur, pas si » petits. Ce que j'ai lu dans nos jour- » naux depuis quinze ans, vaut bien » tout ce qu'ont fait vos Grecs et vos » Romains ; et si ces gens-là ont eu

» leur Homère et leur Virgile, les
» nôtres trouveront peut-être un chan-
» tre qui les immortalisera, sans être
» exagérateur. — Mais il n'y a pas
» d'exagération, mon bon François,
» il n'y en a pas du tout. — Pardon-
» nez-moi, monsieur, pardonnez-
» moi. Exagération, fables, trivialités.
» — A la preuve, M. François. — Un
» défi ! je l'accepte, monsieur.

» Ici, Jupiter trompe le chef des
» Grecs par un songe, ce qui n'est pas
» loyal. Là, des dieux subalternes se
» disent des injures comme des cro-
» cheteurs, et se battent contre des
» hommes déjà blessés, ce qui n'est
» pas généreux. Des vents enfermés
» dans une peau de chèvre; des chan-
» teuses, qui ont des queues de pois-
» son et qui mangent leur auditoire;
» des prêtres Egyptiens qui sont tous
» sorciers; Darius, déclaré roi par
» son cheval; Curtius, qui referme un

» gouffre en s'y précipitant ; des vesta-
» les, qui mettent des vaisseaux à flot
» avec leur ceinture ; des boucliers
» qui descendent du ciel ; des poulets
» qui rendent des oracles ; et le palla-
» dium, et la nymphe Egérie, et le
» cheval de Troie, et des centaures,
» et des satyres, et des cyclopes....
» que sais-je, moi?

» — Mauvaise querelle, François,
» que celle que vous cherchez là aux
» Grecs. La fiction est le patrimoine
» des poètes, et.... — Mais c'est que
» la plupart de ces fictions-là, mon-
» sieur, n'ont pour moi rien de pi-
» quant, ni d'agréable. — Oh ! si ma-
» dame Dacier était-là, elle vous trai-
» terait plus mal qu'elle ne traita
» Lamotte, et c'est beaucoup dire. —
» Madame Dacier aurait tort, mon-
» sieur ; des injures ne sont pas des rai-
» sons. — Ce sont donc des raisons que
» vous voulez, François? hé-bien, je

» vous en donnerai, et une seule les
» renferme toutes. — Ah ! voyons-la,
» monsieur. — Homère et ses illustres
» successeurs n'ont pas toujours cher-
» ché à paraître raisonnables. Ils ont
» cru devoir quelquefois sacrifier aux
» préjugés; et ces préjugés, qui vous
» blessent, étaient ceux de leur siècle,
» ou de leur olympiade. A-t-on ja-
» mais reproché à Voltaire d'avoir fait
» apparaître saint Louis à Henri IV ?
» —C'est bien différent, monsieur. Je
» ne connais pas Voltaire ; mais je sais
» que saint Louis est véritablement un
» saint; ainsi Voltaire peut avoir dit
» la vérité. — Et ce que vous traitez
» de fables, d'absurdités, était aussi
» des vérités pour les Grecs. — Dia-
» ble ! mais je fais une réflexion, mon-
» sieur. — Et laquelle, François? —
» C'est que les hommes de tous les
» temps et de tous les lieux pourraient
» bien se repaître de fables. — Voilà

» ce que vous avez dit de mieux,
» François.

» — Ah ça, monsieur, si j'ai eu
» tort sur ce que nous appelons fa-
» bles, vérités, ou préjugés, permet-
» tez-moi quelques réflexions sur ce
» qui est philosophique : il ne doit pas
» y avoir là de merveilleux.

» Qu'est-ce que tous ces puissans rois,
» souverains par tête d'un royaume
» aussi grand que le royaume d'Ive-
» tot? Qu'est-ce que cet Agamemnon,
» qu'on nomme fastueusement roi des
» rois, et que les autres roitelets mè-
» nent à la férule? Qu'est-ce que cet
» Ulysse, roi de l'infiniment petite
» Ithaque, cet Ulysse tant vanté, qui
» trompe impudemment Philotecte,
» qu'il n'eût osé combattre, et qui,
» aidé seulement de son fils et de deux
» valets, tue tous les amans de sa
» vieille femme, qui ne pouvait plus
» avoir d'amans? Pourquoi arriver à

» ce dénouement en changeant ses » compagnons en pourceaux?.... — » Allégorie admirable, mon ami, qui » prouve que l'homme soumis à ses » passions, se ravale au niveau des » bêtes. — N'oubliez jamais cette allé- » gorie-là, monsieur; mais avouez » qu'elle n'a rien de noble.

» Et cet Ulysse s'habillant en gueux, » et demandant l'aumône?.... — Et » n'avons-nous pas vu de nos jours le » prince Edouard se déguiser en fille » pour échapper à ses ennemis? — » Cet Ulysse, dis-je, suivant tout nu » le chariot d'une belle princesse, qui » venait de faire la lessive, sont-ce » encore-là des allégories? — Ce sont » des faits vraisemblables, puisqu'ils » sont dans les mœurs du temps, aux- » quelles vous ne voulez pas plus vous » ployer, qu'à la chronologie que vous » violez à chaque phrase, comme vous » confondez prose et vers.

» — Et la valeur plus qu'humaine
» de cet Achille, que tout le monde
» admire et qui n'était pourtant qu'un
» poltron, puisqu'il était invulnéra-
» ble. — Invulnérable? non, François,
» il ne l'était pas au talon. — C'est tout
» un, monsieur; car qui diable s'est
» jamais avisé d'attaquer son ennemi
» au talon? — C'est cependant par-là
» qu'il est mort, François. — Mort
» aussi étonnante que sa vie.

» Et cette Aulide, dont le nom pom-
» peux résonne si harmonieusement à
» l'oreille, et qu'on a, dites-vous,
» célébrée en si beaux vers français;
» cette Aulide, ou Aulis, était-elle
» autre chose qu'une misérable bour-
» gade, devant laquelle la flotte des
» Grecs fut arrêtée si long-temps? —
» Eh! qu'importe qu'Aulis fût un
» bourg ou une ville! c'est de la flotte
» dont il s'agit. — Oui, monsieur;
» mais un grand port rassemble néces-

» sairement beaucoup d'hommes, et,
» où il y a beaucoup d'hommes, on
» bâtit de grandes villes. Je ne crois
» pas que Brest, Toulon, Portsmouth,
» Yarmouth, soient des villages. Quel
» port donc que celui d'Aulis, ou
» d'Aulide, et quelle flotte que celle
» d'Agamemnon qui y entra toute en-
» tière? Tenez, monsieur, tout cela
» devait ressembler au port et aux
» barques de pêcheurs d'Embleteuse.
» — Savez-vous, François, que vous
» êtes le seul que je puisse écouter
» avec cette modération? — Je vous
» remercie, monsieur.

» Parlons maintenant un peu de ces
» victoires, qu'on célèbre depuis tant
» de siècles. — J'espère bien, Mon-
» sieur François, que vous ne me con-
» testerez ni les Thermopyles, ni Sa-
» lamine, ni Marathon. — Allons,
» monsieur, je vous passe Marathon
» et Salamine; car il n'est pas impos-

» sible que les Grecs aient fait dans
» ces deux journées, ce que nos bra-
» ves ont fait à Maringo et à Auster-
» litz. Mais le combat des Thermo-
» pyles me paraît fort, monsieur,
» très-fort. — Il n'est pas plus in-
» croyable que le récit des deux autres
» batailles, et on en trouve un exem-
» ple dans l'Histoire moderne.— Ah !
» contez-moi cela, monsieur.

» Le château de Franchimont, au
» pays de Liége, était assiégé par
» Charles VII et Philippe-le-Bon.
» Stréel, dont le nom devrait être
» connu, et qui pourtant ne l'est pas,
» sortit la nuit à la tête de trois cents
» soldats, et pénétra jusqu'au quar-
» tier-général de l'armée des assié-
» geans. Le projet de Stréel était d'en-
» lever le roi de France et de termi-
» ner la guerre par ce coup d'éclat.
» Il se trompa, et entra dans la tente
» du duc d'Alençon, qu'il fit prison-

» nier. Le roi dormait dans la tente
» voisine : ses gardes entendirent du
» bruit et répandirent l'alarme. Les
» Franchi montois furent enveloppés
» à l'instant. Ils combattirent comme
» Léonidas et les siens , et ils eurent
» le même sort. Ils périrent tous glo-
» rieusement.

» — Ah ! ma foi, monsieur, je vous
» tiens. — Comment , vous me tenez !
» — Oui , monsieur. Si, pour me prou-
» ver la possibilité des hauts faits at-
» tribués aux Grecs , vous êtes forcé
» de m'en citer d'aussi brillans, qu'on
» ne conteste point à nos aïeux , il faut
» nécessairement que vous conveniez
» que les modernes valent les anciens.
» — Allons, allons, le piége est adroit,
» et je ne m'y attendais point. — Sa-
» vez-vous, monsieur, ce que je pense
» en définitif de la différence établie
» entre les temps reculés et les derniers
» siècles ? C'est que les auteurs grecs ,

» échauffés par l'élan du patriotisme,
» ou poussés peut-être par un orgueil
» national, ne laissaient perdre aucun
» trait, tandis que les nôtres..... —
» Flattent les vivans et oublient les
» morts, n'est-ce pas cela, François?
» — Vous achevez ma pensée. »

François était enchanté de prouver qu'il avait lu, et avec fruit. C'était lui désormais qui chaque jour commençait une dissertation nouvelle, où, selon sa méthode, qui n'est pas la meilleure, il confondait les faits et les époques. Quelquefois Adolphe riait; quelquefois il se fâchait, et chacun restait ferme dans son opinion.

Cependant François pensa un jour que le moment où il ne resterait rien à dire des Grecs et des Romains, n'était pas éloigné; et il sentait la nécessité d'occuper Adolphe quelques années encore de choses propres à prolonger le sommeil des passions.

Il rêvait profondément aux moyens d'amuser l'imagination de son pupille, sans l'échauffer. Le bonhomme n'était pas inventif; aussi jouissait-il plus qu'un autre, quand il avait trouvé quelque chose qui lui paraissait sortir de la classe des idées communes. Un jour, que la contradiction avait extraordinairement exalté la tête d'Adolphe en faveur des anciens, François, saisi d'une sorte d'enthousiasme pour les modernes, se sentit inspiré. Il se mit à sauter par la chambre, en se frappant les genoux des deux mains et en riant aux éclats.

Adolphe le regardait, l'œil fixe et la bouche ouverte. Il le croyait fou. Il lui était sincèrement attaché, et en le regardant, il oubliait l'Attique et Rome. François le tira de peine, en s'asseyant tranquillement auprès de lui, en lui prenant affectueusement la main, et en lui disant ce qui suit.

» Monsieur,

« Monsieur, si, comme vous le pré-
» tendez, je n'entends rien à la chro-
» nologie, ni à la géographie, j'ai
» pourtant quelquefois des pensées
» dignes d'un Grec ou d'un Romain.
» Ecoutez celle que je vais vous com-
» muniquer.

» Vous vous déplaisez à la ville et
» au village; éloignons-nous de l'un et
» de l'autre. — Et où donc vivrons-
» nous, au milieu des bois? — Pas
» du tout, monsieur. Vous avez à deux
» lieues de Paris..... — A cinquante-
» cinq stades et quelque chose, Fran-
» çois. — Laissez-moi compter par
» lieues, monsieur, cela m'est plus
» facile. Vous avez à deux lieues de
» Paris une prairie de vingt-cinq ar-
» pens en carré, qui ne rapporte pres-
» que rien, graces aux chevaux de la
» marine. Fermons-la de murs; faisons-
» en une petite Grèce, et peuplons la
» de gens pénétrés comme vous d'ad-

» miration pour l'antiquité. — Oh ! » François, François, quelle idée ! » elle est aussi sublime que nouvelle. » Et il embrassait François de tout son cœur, et son imagination enflammée étendait le projet du tuteur et le parait du coloris le plus brillant : c'était de l'ivresse, du délire.

Bon, bon, disait à part lui François. Je le tiens encore pour deux ans.

Il fallut aussitôt courir chez un architecte pour avoir un plan de la Grèce en petit. Ils n'en connaissaient aucun ; mais on ouvrit l'almanach, et on donna la préférence à celui dont le nom avait le plus de rapport avec l'idiôme chéri.

Adolphe commença par lui parler grec, et fut fort étonné que le copiste des Corinthiens, des Ioniens, des Doriens, n'entendît pas leur langue. Il fallut descendre au langage vulgaire à l'usage de François, et Adolphe, plein de son objet, eût parlé trois heures,

si l'architecte ne lui eût dit assez sèchement que des beautés déplacées ne sont plus des beautés, et qu'il eût à vouloir l'instruire succinctement du sujet de sa visite.

« Monsieur, j'ai, dit-on, un pré de » vingt-cinq arpens en carré; je dis » arpens, parce que je n'ai pas pris le » temps de réduire le stade grec en » perches. —Vous avez bien fait de ne » pas vous donner cette peine, mon- » sieur, parce que, pour vous enten- » dre, il eût fallu que je la prisse » aussi. — Je compte dépenser dans » ce pré environ cinquante talens. — » Combien cela fait-il argent de » France, monsieur? — Comptez, » monsieur, à cinq mille quatre cents » livres le talent. Hé, monsieur, parlez » français, dit François, pendant que » l'architecte calculait. »

Et à mesure que le calcul avançait, la figure de l'architecte se déri-

dait ; son air devenait respectueux et agréable.

« Comment diable ! s'écria-t-il enfin, » cela fait deux cent soixante et dix » mille livres. Je ne l'aurais pas cru, » dit Adolphe. François, avons-nous » cette somme à notre disposition ? — » Et au-delà, monsieur ; soyez sans » inquiétude, et passez à votre plan.

» Voyons d'abord, reprit l'archi- » tecte, la disposition du terrain. Vingt- » cinq arpens en carré, dites-vous : » y a-t-il de l'eau ? — Bien certaine- » ment ; une rivière coule au bas de ma » prairie, puisque les Tritons et les » Néréïdes y jouent quelquefois. — Je » n'ai point parlé de Tritons, mon- » sieur, mais de chevaux de la ma- » rine. — Mon tableau était bien plus » joli, François. — Mais le mien est » bien plus vrai. — Enfin, François, » il y a une rivière ? — Oui, la Marne, » monsieur.

» Allons, allons, dit l'architecte,
» je vois ce qu'il faut à monsieur. Un
» joli château, un jardin anglais, pi-
» quant, varié..... — Fi donc, mon-
» sieur, des châteaux, des jardins an-
» glais! je veux d'abord sept maisons
» dans le genre de celles d'Athènes,
» ayant chacune leur petit jardin. Je
» les veux assez éloignées les unes des
» autres, pour que les sept sages qui
» les habiteront puissent méditer sans
» être interrompus, et assez voisines,
» pour qu'ils puissent se voir facile-
» ment. N'allez pas trop vîte, mon-
» sieur, dit François; car de tous ces
» sages-là, Bias est celui auquel vous
» ressembleriez bientôt parfaitement.

» Un moment, reprit l'architecte.
» Avant de mettre des bornes à la li-
» béralité de monsieur, souffrez qu'il
» me dise comment on bâtissait à
» Athènes. — Hé, monsieur, un pe-
» tit appartement en bas pour les

» hommes ; un autre au-dessus pour
» les femmes, et une couverture en
» terrasse faisant saillie, pour garantir
» de la pluie. — Hé bien, hé bien,
» cela ne coûtera pas énormément.
» Vous aurez des maisons athénien-
» nes.

» Passons maintenant à la division
» du terrain, aux formes que nous lui
» donnerons, et à sa décoration. Je fais
» entrer la Marne chez vous ; elle y
» fait mille détours, et paraît en sortir
» à regret.—A merveille, à merveille !
» Ce nouveau fleuve s'appellera le Cé-
» phise, ou le Scamandre. —Sous des
» peupliers, des saules pleureurs, ar-
» tistement disposés, je l'élargis consi-
» dérablement, et je vous ménage un
» étang. — Un lac, monsieur, le lac
» Mœris, et sur ce lac des joûtes exé-
» cutées sur de petites galères grec-
» ques, armées de leurs éperons. Quel

» plaisir de réunir l'Egypte et la Grèce
» dans un aussi petit espace !

» — Au milieu du lac, puisque lac
» il y a, une île riante, décorée de fleurs
» et d'arbustes. — Elle s'appellera
» Cythère. — Sous le lilas et le chèvre-
» feuille, un trône de mousse... — Au
» haut duquel sera un Amour, mena-
» çant de ses traits quiconque osera
» approcher de cette retraite en-
» chantée.

» — On sortira de l'île par un pont
» léger qui conduira à une vallée
» émaillée de fleurs champêtres... —
» La vallée de Tempé. — A l'extrémité,
» une grotte en rocailles... — L'antre
» de Delphes, monsieur, et la beauté
» seule y rendra des oracles. — La
» grotte est adossée à une montagne...
» — Le mont Ida, sur lequel Jupiter
» s'asseyait la foudre en main, pour
» voir combattre les Troyens et les
» Grecs. — Sur la montagne, un temple

» en ruines.... — Le temple d'Ephèse,
» monsieur.

» — Ah ! vous me parlez enfin ma
» langue ; et si je ne connais ni les sta-
» des, ni Tempé, ni le mont Ida, je
» possède la grande, la belle architec-
» ture antique. Non, monsieur, votre
» temple ne s'appellera pas le temple
» d'Ephèse. — Et la raison, monsieur ?
» — C'est que je ne puis établir sur un
» monticule de quelques toises de cir-
» conférence, un édifice de quatre
» cent vingt-cinq pieds de long, sur
» deux cent vingt de large et soixante
» de hauteur. — Hé, monsieur, une
» femme porte-t-elle au bras un por-
» trait de grandeur naturelle ? Faites
» mon temple d'après Pausanias ; faites-
» le de dix pieds de long sur huit de
» large si vous voulez. Mettez-y une
» statue de Diane, haute comme mon
» pouce, si vous ne pouvez la faire
» plus grande. Mais ce sera le temple

» d'Ephèse, ou je vais de ce pas cher-
» cher un architecte plus traitable que
» vous. — Oh ! je me rends, monsieur,
» je me rends.

» Sur le derrière de la montagne, se
» présente un roc escarpé.... — Le ro-
» cher de Leucade, et pour la vrai-
» semblance, le Scamandre passera
» au bas. — On descend le roc par des
» degrés imitant les saillies naturelles
» des pierres. — On ne le descend pas,
» monsieur, on le saute. — On le des-
» cend, ou on se noie. — On saute
» dans le fleuve, vous dis-je, et on s'en
» tire à la nage. — Allons, le saut
» pour les nageurs, et les degrés pour
» les autres.

» J'entrevois cependant une diffi-
» culté. — Laquelle, monsieur ? Il
» faudra encore un pont pour passer
» ceux qui ne seront pas descendus en
» désespérés. Répétition, stérilité d'i-
» magination, diront les connaisseurs.

» Hé, parbleu, dit François, mettez-
» y une barque. — Il a raison, mon tu-
» teur, la barque à Caron; et pour
» qu'on ne s'y trompe pas, mon pas-
» seur aura soixante-dix ans, l'air re-
» frogné, la barbe longue, les
» épaules, les bras, les cuisses et les
» jambes nus. Une barque soit, dit
» l'architecte.

» De la rive opposée du ruisseau, on
» passe dans un bosquet charmant. —
» Bravo! bravo! les Champs-Elysées.
» — Je le coupe en labyrinthe. — Bra-
» vissimo, le labyrinthe de Crête.

» — Permettez, monsieur, que je
» vous arrête encore. Je vous parle
» plantation; vous me répondez archi-
» tecture. Le labyrinthe de Crête
» était un assemblage de plusieurs
» palais..... — Je sais que Pline le
» dit, monsieur; mais je sais aussi
» qu'Hesychius appelle labyrinthe un
» terrain quelconque, coupé d'une

» multitude de routes, dont les unes » se croisent en tout sens, et les autres » tournent en spirale autour du point » de leur naissance. De deux opinions » opposées, j'adopte celle qui me con- » vient davantage; ainsi mon bocage » sera, selon les circonstances, les » Champs-Elysées, ou le labyrinthe » de Crête.

» Récapitulons un peu, reprit l'ar- » chitecte. Sept jolies maisonnettes, » et leur jardinet; un ruisseau serpen- » tant; un étang, une île, un pont, » une vallée, une grotte, une mon- » tagne, un temple, un rocher, un » labyrinthe; c'est fort bien. Ajoutons, » çà et là, des massifs de fleurs, et » quelques bouquets d'arbres. Sous les » uns une salle de verdure, des jeux » sous les autres, et terminons par une » allée tortueuse, de quatre toises de » largeur, qui régnera dans tout le » pourtour. Il ne me reste, je crois,

» qu'à faire le plan figuré, le plan
» géométrique et mon devis.

» Ah ! vous croyez cela, dit Fran-
» çois. Votre plan me paraît très-joli,
» sans doute. Mais l'agréable ne suffit
» pas ; je veux y joindre l'utile. Lais-
» sez-moi faire aussi ma récapitula-
» tion.

» D'abord, dans vos sept maisons
» je ne vois pas une cuisine, et on man-
» geait en Grèce. Des cuisines ne suf-
» fisent pas, il faut de quoi les four-
» nir. Où sont la vacherie, la laite-
» rie, le poulailler, le colombier, le
» potager, la melonière, le verger, les
» espaliers, les ruches à miel ?

» — François a raison, Monsieur
» l'architecte, vous n'avez pas dit un
» mot de tout cela ; et en France,
» comme en Grèce, tout cela est de
» première nécessité. — J'étais dans le
» feu de la composition, monsieur.
» Mon ame s'était élevée au-dessus

» des objets purement matériels : re-
» venons-y.

» Votre terrain est carré. Dans le
» premier angle, je place les écuries,
» les remises et le poulailler. Dans le
» second, la vacherie, la laiterie et
» le colombier ; dans le troisième, le
» potager, la melonière et les ruches ;
» dans le quatrième, le verger; le tout
» masqué par des treillages, garnis de
» plantes montantes. De bons pieds
» de chasselas, s'il vous plaît, dit le
» tuteur.

» Ah ça ! reprit Adolphe, quand
» commenceront nos travaux ? —
» Dans quatre jours, monsieur, je
» vous présente les plans et mon devis ;
» le cinquième, je me transporte sur
» les lieux, suivi de trente terrassiers
» qui auront chacun dix journaliers
» à leurs ordres.

» Nous partirons ensemble, répli-
» qua Adolphe. Je veux voir la mé-

» tamorphose de ma prairie, en suivre
» les progrès, y travailler de mes
» mains, comme Denis à Corinthe, et
» être, de toutes les façons, le restau-
» rateur de la Grèce. — Mais, mon-
» sieur, le plus prochain village est à
» trois-quarts de lieue de votre colo-
» nie. —Hé bien, François, des tentes
» pour le jour, et la nuit une chau-
» mière. Vivons d'abord en Spartiates,
» et méritons ainsi de jouir des délices
» d'Athènes. »

## CHAPITRE IV.

*Le premier battement du cœur.*

On était au milieu de métagetnion, selon Adolphe, ou au quinze août, selon le vulgaire. C'est le moment de travailler les terres qui exigent de grands mouvemens, et de les préparer à recevoir les plantations d'automne.

Or, il y avait beaucoup à remuer dans la prairie du nouvel Inachus. Il fallait exhausser considérablement le terrain, parce que la Marne déborde comme le Nil; voilà la ressemblance: mais le Nil dépose du limon, et la Marne du sable; voilà la différence.

M. Phidiot, c'est notre architecte, dont le nom était évidemment francisé, mais qui descendait incontestablement de Phidias, à ce que croyait Adolphe,

M. Phidiot avait apporté, le soir du quatrième jour, ses plans, qui furent adoptés, et son devis, qui fut signé sans examen, parce qu'il jura sur sa conscience, et que la probité de François ne lui permettait pas de douter de la valeur d'un tel serment.

Le soleil éclairait à peine la cinquième journée, et Adolphe était debout. Il n'avait pas fermé l'œil, parce que son cœur s'était ouvert à l'ambition. Il se regardait comme le fondateur d'un petit état; et ivresse de grandeur ôte le sommeil que donnent toutes les autres.

François n'avait pas dormi davantage; mais son insomnie était l'effet d'une douce rêverie. Il repassait dans sa mémoire ce qu'il avait fait pour son pupille, ce qu'il se proposait de faire encore. Il le voyait parvenu, à travers des écueils, à l'époque où l'homme vigoureux et de mœurs pures peut ins-

pirer de l'orgueil à la vierge qu'il préfère. Il le voyait cherchant sa félicité dans son cœur, aimant sa femme, comme on aime celle à qui on doit sa première jouissance. Il le voyait renaître dans des enfans sains et forts comme leur père, et il se disait avec complaisance : ce sera mon ouvrage.

Il semble que les ténèbres ajoutent un charme de plus à la douce sérénité qui accompagne par-tout l'honnête homme. Les ténèbres éloignent de lui les distractions; c'est dans les ténèbres qu'il cause en paix avec sa conscience.

Debout aussitôt qu'Adolphe, il fit apporter le déjeûner. C'était du pain, du cresson et de l'eau. Le jeune homme marqua de l'étonnement. « C'est en » vivant en Spartiates, dit François, » que nous nous rendrons dignes des » délices d'Athènes. »

Le tuteur portait deux bâtons sous le bras. Adolphe lui demanda à quel usage il les destinait. « J'ai cru, mon-
» sieur, qu'un bâton peut être utile en
» route. — Comment, François, nous
» allons voyager à pied ! — Je ne crois
» pas, monsieur, que les Spartiates se
» servissent de carrosses. — Allons,
» allons, François, je conviens que ce
» qui m'est échappé chez M. Phidiot
» était un peu poétique. — C'est-à-dire
» exagéré. Monsieur, ne nous parons
» jamais des vertus que nous n'avons
» point : le masque tombe, l'homme
» reste. Le jeûne, d'ailleurs, n'est vertu
» que pour l'indigent qui a le courage
» de se soumettre à la nécessité. —
» Comme vous vous exprimez, Fran-
» çois ! — C'est l'effet de la lecture,
» monsieur. Si j'avais lu trente ans plus
» tôt, je jouerais peut-être un rôle
» dans l'état. — Et vous ne seriez pas
» mon tuteur, mon ami, mon guide. »

François lui prit la main : « Je m'ap-
» plaudis d'être toujours François. »

Il y avait dans la chambre voisine une table convenablement servie, et le remise attendait à la porte.

On arriva sur les bords de la Marne, et on ne trouva dans la prairie que du bétail qui paissait l'herbe que les chevaux de la marine n'avaient point écrasée. François se récrie sur la spoliation des propriétés : les pâtres lui répondirent que dans ce canton les regains n'appartiennent point au propriétaire. « C'est-à-dire, reprit François, que
» les véritables propriétaires sont ceux
» qui n'ont pas de propriété. Ça ne du-
» rera pas toujours. »

Le bouillant Adolphe, occupé d'objets plus relevés, accusait M. Phidiot de lenteur, de négligence, lorsqu'il parut enfin à la tête de ses pionniers.

Deux fourgons suivaient lentement. L'un portait des tentes, des marmites, des bidons ; l'autre était chargé de provisions de bouche, d'une marquise élégante pour l'Inachus, le Cadmus, le Cécrops ; d'une tente plus modeste pour le tuteur, et d'une autre qui devait servir de magasin et de garde-manger.

François avait adopté l'idée d'Adolphe. Il pensait qu'un jeune homme bien constitué, se fortifie en couchant sous la tente pendant la belle saison, et que le travail modéré est père de l'appétit et du sommeil.

François voulait que les ouvriers fussent bien payés ; mais il entendait qu'ils gagnassent leur salaire en travaillant, et non en promenades de l'atelier au village, et du village à l'atelier.

Il avait donc pris à loyer quelques

effets de campement et les menus ustensiles nécessaires.

Et comme il prévoyait tout, il comptait prévenir les effets dangereux des pluies d'automne, en faisant bâtir, dès que les excavations nécessaires à la formation du lit du Scamandre auraient suffisamment élevé le terrain.

Son premier soin fut de faire dresser les tentes. Lorsqu'Adolphe les vit tendues, et la sienne dominant toutes les autres, il s'écria : « Je crois voir Mil» tiade dans la plaine de Marathon. »

La comparaison n'était pas formellement établie ; mais l'intention n'était pas douteuse, et puisqu'il est convenu que toute comparaison cloche, où est l'inconvénient de se comparer à ce qu'il y a de mieux ?

On fit peu de chose pendant cette première journée. Chacun s'occupa d'abord de pourvoir à son existence.

Les terrassiers se répandirent ensuite dans la campagne pour se procurer des journaliers; et M. Phidiot, après avoir raisonné son plan avec le terrassier en chef, fit planter quelques jalons et retourna à Paris.

Mais le lendemain, dès le point du jour, la terre résonna sous les coups de pioche, comme l'Etna sous les marteaux des cyclopes. Adolphe était par-tout. Il encourageait les ouvriers par son exemple, par ses discours, et par le vin qu'il faisait distribuer à ceux qui se distinguaient par leur activité : ce dernier moyen manque rarement son effet.

Avec quelle facilité le sein de la terre s'entr'ouvrait, amolli par les libations ! « Ah ! sans doute, disait » Adolphe, Annibal ne déracina les » rochers des Alpes, Alexandre n'as- » servit la mer devant Tyr, qu'en pro- » diguant le jus de la treille. Graces

» immortelles soient rendues à Bac-
» chus ! »

A la fin de la semaine, notre Miltiade, notre Annibal, notre Alexandre vit avec une joie inexprimable le lit du nouveau fleuve entièrement creusé. Douze pieds de large, ma foi !

Adolphe voulut que le jour, où l'onde bouillante franchirait la faible digue qui la retenait encore, fût un jour solennel. Il aurait volontiers renouvelé les jeux olympiques, les jeux pythiques, les jeux istmiques; mais ses gens n'en ayant aucune idée, il se borna, malgré lui, à donner une fête villageoise.

Déjà on avait dépecé et distribué un veau et deux moutons; déjà des échalas, transformés en broches, tournaient sur des fourches fichées en terre; une pièce de vin défoncée désaltérait les cuisiniers et provoquait la gaîté bruyante; l'aigre violon

Google

du village, chargé de rubans de toutes couleurs, précédait les jeunes filles, qui s'avançaient en dansant, pour sauver l'ennui du chemin, lorsque des nageurs, vêtus de blanc, parurent, portant sur leurs épaules deux nacelles, qu'ils lancèrent dans le lac: c'était une galanterie de François.

D'un bras vigoureux Adolphe saisit la rame. Il veut aborder le premier dans l'île de Cythère, et bien qu'elle offre encore l'image de la stérilité, il prononce que c'est là que se donnera la fête, et qu'elle sera consacrée à Vénus.

Parmi les paysannes, on distinguait telles jouvencelles, que la déesse eût facilement admises au nombre de ses prêtresses. Une petite Marguerite se faisait particulièrement remarquer. Parée de sa seule beauté et de son innocence, elle semblait attendre, et non provoquer l'amour; cependant les

mouvemens

mouvemens précipités de son sein annonçaient la fermentation du sang, ou, si vous l'aimez mieux, son extrême sensibilité.

Adolphe n'avait jamais senti battre son cœur, parce qu'il n'avait pas devancé l'époque où la nature fait, du plus doux des plaisirs, le plus impérieux des besoins. Il n'avait donc aucune idée de séduction : mais il pressait doucement la main de Marguerite, lorsqu'il dansait avec elle; et lorsqu'il cessait de danser, il la conduisait sous sa tente, parce que, disait-il, elle y serait mieux qu'ailleurs.

François eût pensé qu'elle y devait être plus mal. Mais François était occupé à répandre par-tout l'abondance sans profusion; à empêcher que la joie ne fût portée jusqu'à l'ivresse qui la tue; à veiller à ce que celle à qui la nature avait refusé ses dons, partici-

pât à la fête, comme la plus belle de ses compagnes.

Adolphe et Marguerite, cachés sous cette tente, pouvaient tout et n'osaient rien. Adolphe regardait la beauté timide, qui baissait les yeux en rougissant, et que son trouble rendait plus belle encore. Pas un mot qui décelât leurs desirs. Quelques soupirs exprimaient leur embarras, et ils retournaient danser, pour sortir de la contrainte où ils étaient l'un et l'autre.

En passant dans l'île, en repassant, Marguerite, au moindre mouvement de la barque, s'appuyait sur le bras d'Adolphe, la première fois parce qu'elle avait vraiment peur, les autres fois, parce qu'elle y trouvait du plaisir.

Sur la fin de la journée, ils se parlèrent un peu. La pastourelle rougissait encore, en regardant le beau jeune homme; mais elle lui souriait quelque-

fois, et Adolphe, la voyant moins timide, s'enhardissait de son côté.

Il apprit qu'elle venait tous les jours apporter à manger à son père, et il ne l'avait pas remarquée ! Il sut que son père s'appelait Jacques Dufour, et il se promit bien de doubler le prix de ses journées.

Une question en amenait une autre. Marguerite lui dit qu'elle était l'aînée de six enfans, et que cette famille ne vivait que du travail de son père. Adolphe décida à l'instant, que Jacques Dufour serait transformé en Caron, emploi facile et peu assujétissant ; que la mère Dufour aurait le gouvernement des basses-cours ; que les petits enfans feraient ce qu'ils pourraient, et Marguerite rien, parce qu'il ne fallait point qu'une aussi jolie fille se fatiguât. Le naïf Adolphe ne voyait dans ces arrangemens que de la compassion, que de la bienfaisance.

Et comme les Champs-Elysées n'étaient pas plantés encore, que les basses-cours n'existaient que sur les plans, et qu'il était indispensable de mettre la famille de Jacques Dufour dans une certaine aisance, Adolphe présenta sa bourse à Marguerite.

Marguerite avançait et retirait sa petite main. L'or a, comme l'aimant, sa force attractive; mais Marguerite, malgré son innocence, sentait l'inconvenance d'accepter. Adolphe leva ses scrupules, en la priant d'offrir de sa part cet argent à sa mère.

Elle retourna au village, uniquement occupée du généreux jeune homme, et elle marchait éloignée de ses compagnes, pour penser plus librement à lui.

Adolphe, renfermé dans sa tente, n'invoquait point Morphée: songes riâns d'amour voltigeaient autour de sa couchette, et valent mieux que le

sommeil. Le jour le retrouva rêvant à la jolie fille, et formant des projets dont il ne dit rien à François, à qui jusqu'alors il n'avait caché aucune de ses pensées.

Il sortit, et se mêla parmi les ouvriers. Il comptait les minutes, les secondes; ses yeux se tournaient sans cesse vers le village, et Marguerite ne paraissait point.

Une femme se montre dans l'éloignement, et le cœur d'Adolphe se dilate. Elle porte un panier au bras.... C'est elle, c'est elle sans doute. Elle approche.... Ce n'est plus elle! ce ne sont point les graces légères de Marguerite. Il regarde plus attentivement, il se flatte encore que ses yeux le trompent.... Non, non, dit-il enfin, ce n'est pas elle; et il soupire profondément.

Une femme de quarante ans entre dans l'enceinte, et cherche celui au-

quel le panier est destiné. Adolphe l'aborde en tremblant. O amour ! tes premiers fruits sont les alarmes ; les derniers sont les regrets.

« Ma bonne, vous cherchez peut-» être Jacques Dufour ? » Un *oui* très-sec fut sa réponse. « Vous êtes peut-» être son épouse ? » Un *oui* plus sec encore fut tout ce qu'il obtint. Le moyen, après cela, d'oser parler de Marguerite !

La mère Dufour déposa son panier et entra dans la tente de François. Adolphe croyait ne perdre qu'un jour, et cette perte lui paraissait insupportable. Qu'eût-il fait, s'il eût prévu les chagrins qu'on lui préparait ?

« Monsieur, dit la bonne mère à » François, on a donné hier cette » bourse à Marguerite. On ne fait pas » présent d'une somme aussi forte à » une fille de seize ans, sans avoir sur » elle de mauvais desseins. Je suis pau-

» vre, monsieur; mais je ne vendrai
» pas l'honneur de mon enfant. Voilà
» la bourse. Rendez-la à M. Luceval,
» et dites-lui qu'on ne doit pas em-
» ployer la richesse à corrompre l'in-
» nocence, et à porter la honte dans
» les familles. »

François n'était point préparé à cette scène, et il n'avait pas le talent d'improviser. Il ne connaissait d'ailleurs ni Marguerite, ni sa mère; il ignorait ce qui s'était passé la veille; il craignait d'entrer dans des détails défavorables à Adolphe: cependant il fallait parler.

Un homme d'esprit eût dit de belles choses; François voulait en dire de bonnes. Il se recueillit, pendant que la mère Dufour essuyait des larmes qu'elle s'efforçait de cacher. Et au village aussi, on rougit donc d'avoir des mœurs!

François voulut être instruit des moindres particularités, et Margue-

rite n'avait rien caché à sa mère. Elle n'avait dansé qu'avec le beau jeune homme ; il lui avait souvent serré la main ; il l'avait plusieurs fois conduite sous sa tente, et enfin il lui avait donné de l'or.

Notre tuteur, malgré son inexpérience, démêla à travers tout cela une inclination naissante, qui pouvait devenir un sentiment profond et dangereux. Tendre et prévoyant comme un père, il trembla à son tour.

Cependant il s'efforça de justifier la conduite de son pupille : il ne voulait pas qu'il eût à rougir, même devant la mère Dufour. Il observa qu'il était tout simple qu'un jeune homme dansât avec celle qui lui paraissait la plus aimable ; que rien n'était plus innocent que de lui presser la main ; qu'enfin un danseur qui sait vivre repose sa danseuse dans le lieu le plus commode. Il ajouta que la tente de

M. Luceval n'avait ni portes ni verroux, qu'elle était restée ouverte à tout le monde, et qu'enfin le meilleur usage qu'il pût faire de son superflu, était de le verser dans le sein de l'honnête indigence.

En débitant ces lieux communs, qui ont servi si souvent de masque au vice, François affectait un air aisé, qui pouvait imposer à la mère Dufour, mais qui ne soulageait pas son cœur. La réserve d'Adolphe y avait porté le coup le plus sensible.

Le bonhomme s'occupa ensuite des mesures qu'il fallait prendre contre deux enfans que la nature rapprochait, et que les convenances séparaient sans retour. C'était une grande affaire pour François, que de terminer celle-ci sans qu'Adolphe soupçonnât la part qu'il y avait prise. S'il allait passer de la dissimulation à l'indifférence, et peut-être à la haine ? tel est cepen-

dant l'effet de la moindre comme de la plus légitime contradiction. François était frappé de cette idée ; et faible et bon, comme la mère Dufour, il mêlait ses larmes aux siennes.

Après avoir long-temps raisonné, ou déraisonné ensemble, ils convinrent que le terrassier en chef ferait une querelle à Dufour ; qu'il serait rayé de la liste des pionniers, et qu'il toucherait le montant de ses journées jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'ouvrage ; que Marguerite serait exactement surveillée, et que si Adolphe se permettait une démarche hasardée, François en serait aussitôt averti.

Pauvre François, pourras-tu t'armer de courage, déployer pour la première fois l'autorité que t'a confiée le père de ton pupille ? Je n'ose l'espérer.

La mère Dufour se retirait et la bourse était toujours sur la table. «Pre-

» nez, prenez, bonne femme, lui » dit le tuteur ; j'approuve l'emploi » qu'en a fait M. Luceval. » Et la mère Dufour, rassurée sur le principe du bienfait, reprit gaîment le chemin de son village.

Adolphe l'avait vue entrer dans la tente de François. Il s'en était approché, il avait prêté l'oreille, n'avait rien entendu, s'était éloigné, marchait au hasard, revenait sur ses pas, s'éloignait encore, abordait le père Dufour, brûlait de lui parler de sa fille, et sa voix expirait sur ses lèvres.

« Je n'ose confier ma peine, et j'ai » un ami disposé à tout faire pour » moi ! allons trouver François. Dé- » posons ces alarmes dans le sein de » la probité ; puisons-y du moins des » consolations. »

Il entre. François avait les deux coudes appuyés sur un secrétaire, et ses mains couvraient son visage. Il pa-

raissait absorbé dans de profondes réflexions. Adolphe, debout près de lui, respectait sa méditation, et une voix intérieure lui disait qu'il en était l'objet.

François se relève et voit le jeune homme dans une attitude suppliante. Il lui montre un siége de la main. Adolphe saisit cette main et la baise avec ardeur.

« Je vous entends, monsieur; vous » aimez, vous projetez une folie, et » vous attaquez mon cœur pour en » faire votre complice. Ecoutez-moi.

» J'ai été le domestique de votre » père : ne me le rappelez point; je » ne l'ai pas oublié. A ce titre, je ne » vous dois que de la condescendance, » je le sais; mais, monsieur, votre » père m'a élevé au rang de son ami, » il m'a confié, à ses derniers momens, » le soin de votre fortune et de votre » réputation. Je dois compte à sa mé-

» moire de la conduite que je tiendrai
» dans cette conjoncture difficile. Il
» m'en coûtera de vous affliger ; mais
» si vous n'avez pas la force de sur-
» monter et de vaincre une affection
» d'un jour, j'aurai, moi, celle de
» déployer l'autorité que j'ai sur vous.
» Oubliez Marguerite, je le veux ;
» je vous l'ordonne au nom de votre
» père.

» — Ah, François, comme vous
» me traitez ! n'ai-je pu sans crime
» être sensible aux charmes de l'inno-
» cence et de la beauté ? Ai-je cessé
» pour cela de respecter en vous celui
» auquel mon père mourant a trans-
» mis tous ses droits ?... »

Adolphe, en ce moment, pouvait consentir à se détacher de Marguerite. Une réplique ferme de François le rendait à lui-même, au moins pour quelques jours.

Mais François arrangeait, lorsque

son pupille entra, le discours qu'il venait de prononcer. Il attendait de la résistance, et la docilité d'Adolphe le toucha sensiblement. Il lui ouvrit ses bras, le pressa sur son sein.... Ses forces étaient à bout.

« Asseyez vous, mon cher enfant. » Si j'ai tout fait pour vous depuis » votre naissance; si pour vous j'ai » renoncé à la douceur d'être père; si » votre félicité future est depuis dix-» sept ans l'unique objet de mes soins, » n'abusez pas de ma faiblesse; ne me » forcez pas à consentir à votre déshon-» neur, à en supporter seul tout le » blâme, à mériter les reproches que » vous m'adresserez, quand l'ivresse » sera dissipée et que votre raison s'ar-» mera contre moi.

» — Mon déshonneur, François, » mon déshonneur! — On dit Mar-» guerite jolie, et je la crois sage. Mais » qu'en voulez-vous faire? Votre maî-

» tresse ? vous n'êtes pas corrompu à
» ce point. Votre femme ? elle ne vous
» convient pas.

» — Elle est jolie, elle est sage, et
» elle ne me convient pas ! Quelle est
» donc la femme qui me convient,
» François ? — Celle qui par sa fortune,
» son rang, son éducation, ses qua-
» lités, a droit de prétendre à vous, et
» remplira mes espérances.

» — Faut-il vous citer, François,
» ces souverains Assyriens et Grecs,
» qui ont porté leurs esclaves sur le
» trône ? — Cet usage-là n'existe plus,
» monsieur. — Pierre-le-Grand l'a ré-
» tabli, sans rien perdre de sa gran-
» deur. — Pierre-le-Grand, que je ne
» connais pas, ne devait probable-
» ment compte de sa conduite à per-
» sonne, et vous êtes comptable de la
» vôtre à vos égaux, qui sont nom-
» breux, et à moi, qui vous conjure

» d'avoir pitié de la peine que vous me
» causez.

» Cruel enfant, connaissez-vous
» celle que vous voulez vous associer?
» Savez-vous si elle a les qualités que
» votre prévention lui suppose? Savez-
» vous si vous l'aimerez dans un an,
» dans un mois? et quelles suites fu-
» nestes ne devez-vous pas redouter de
» la précipitation qui vous égare? Quoi,
» parce qu'une fille vous paraît jolie,
» Vous vous rendez sans examen, sans
» réflexion; vous allez braver pour
» elle l'opinion publique, souvent in-
» juste, mais toujours respectable!
» vous me citez des princes, esclaves
» eux-mêmes de leurs passions! Je
» vous citerai, moi, le grand Cyrus,
» respectant, fuyant la belle Panthée,
» que le sort des armes lui avait sou-
» mise, et la remettant lui-même dans
» les bras de son époux.

» Voilà un exemple de véritable

» grandeur; voilà le modèle qui vous » entraînerait, si vous aviez le moindre » rapport avec ces héros auxquels vous » vous assimilez. Mon cher enfant, » n'empoisonnez pas mes derniers » jours; accordez quelque chose à ce » pauvre François, pour qui vous n'a- » vez rien fait encore; qu'il ne dise » pas en expirant de douleur : Je m'é- » tais donné à un ingrat qui a sacrifié » sans remords l'ami de son père et le » sien, à une fille qu'il n'avait fait » qu'entrevoir. »

Quand François avait la tête montée, il parlait aussi bien qu'un autre.

Adolphe était assis, et François avait pris à son tour le langage, l'accent, l'attitude d'un suppliant. Adolphe était ému et ne se rendait point : François tomba à ses genoux.

« C'en est trop, c'en est trop! s'écria » le jeune homme. Je m'immole à la

» reconnaissance. Le sacrifice est fait : » acceptez-le, François. »

Ainsi l'exagération est le partage de la jeunesse. L'inclination la plus ordinaire est une passion profonde, qui doit durer autant que la vie, et on s'étonne à vingt ans de se réveiller indifférent pour celle qu'on croyait adorer la veille.

Ainsi cette faiblesse de François, dont nous redoutions les effets, et qui pouvait-être plus dangereuse qu'une excessive sévérité, cette faiblesse ramena Adolphe, parce que son cœur était pur et aimant.

Voilà pourtant comment nous jugeons de tout par anticipation; et malgré l'expérience, nous ne voulons pas nous pénétrer de cette vérité, que l'événement le plus simple dépend du concours de mille circonstances impossibles à prévoir. Revenons.

François n'avait jamais été amou-

reux, et cependant il réfléchit tout-à-coup que l'impression du moment dissipée, Adolphe reviendrait peut-être à un sentiment qui pouvait n'être pas durable, mais se prolonger jusqu'au dénouement fâcheux qu'il n'avait pas le courage de prévenir. On a sitôt fait de se marier, quoiqu'il soit si rare de s'en féliciter ensuite ! Il résolut d'opposer à l'amour les sentimens qui peuvent flatter une ame sensible, et ceux qui doivent l'armer contre sa sensibilité.

Vous conviendrez que François ne raisonnait pas trop mal.

Après avoir remercié tendrement son pupille de sa condescendance à ses prières, l'avoir félicité de la victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, il frappa le grand coup.

Il observa que Marguerite, jeune, intéressante, devait être sauvée des écueils de son âge ; qu'en renonçant

à des projets que la raison ne pouvait avouer, il ne convenait pas à M. Luceval d'abandonner à son mauvais sort une jeune personne qu'il avait aimée un moment.

« Que Marguerite s'applaudisse » toute sa vie, monsieur, de vous » avoir rencontré! Donnez-lui un » époux jeune, laborieux, de mœurs » irréprochables. Qu'une dot honnête » lui permette de choisir. Qu'au sein » de l'aisance et de la paix, heureuse » avec un homme de son état, épouse » chaste, tendre mère, elle ne passe » plus un jour, sans penser à vous et » sans vous bénir! »

De l'exagération à l'enthousiasme, l'intervalle est imperceptible. Adolphe saisit avidement l'idée d'accabler de bienfaits celle à qui il venait de renoncer. Donnons cent mille écus! s'écria-t-il.

« C'est beaucoup, répondit Fran-

» çois. Marguerite et son mari vou-
» dront vivre dans le grand monde.
» Ils y seront neufs, gauches, dépla-
» cés. On les chargera de ridicule, ils
» s'en appercevront, ils souffriront,
» et ils regretteront leur première mé-
» diocrité. Faisons-en de riches villa-
» geois. Donnez dix mille francs à
» Marguerite, quelques arpens de vi-
» gne à Dufour, et vous assurez la
» félicité de toute une famille. »

L'imagination va vîte. Celle d'Adolphe lui représente Marguerite couverte de soie, de dentelles, et ne sachant pas les porter. Ces petites révérences si jolies sous le bavolet, ces phrases naïves que dicte l'innocence, ces manières gênées qui peignent un modeste embarras, tous ces riens, charmans sur la pelouse, ou sous le chaume, sont infiniment déplacés sous des lambris dorés. Adolphe le sentait. Il voyait sa petite Marguerite cons-

tamment humiliée, et il ne se dissimulait pas que les ridicules de la femme sont partagés par le mari. Dix mille francs, soit, répondit-il, après un moment de réflexion.

François vit bien qu'il avait frappé juste, et il se hâta de mettre Adolphe dans l'impossibilité de rétrograder. Il courut chercher le père Dufour, le père Dufour condamné une heure avant à être expulsé sans motifs. Il lui annonça en chemin les vues de M. Luceval; il lui détailla ce qu'il se proposait de faire pour lui; de sorte qu'en entrant sous la tente, le bon villageois n'avait plus que des remercîmens à adresser à Adolphe.

Il fut décidé que François et Dufour se rendraient de suite au village; qu'on interrogerait le cœur de la petite, et qu'on prendrait les arrangemens préliminaires. Adolphe marqua quelqu'envie de les accompagner. Il était

dans les convenances, disait-il, qu'il offrît lui-même son présent. « Il est » un genre de combat, lui répondit » François, où on n'est vainqueur » qu'en fuyant. Rappelez-vous le » grand Cyrus. » Adolphe soupira, et ne répliqua point.

En marchant à côté du père Dufour, avec qui il était difficile d'avoir une conversation suivie, François fit une réflexion, un peu tardive à la vérité. Il pensa qu'Adolphe ne pouvait guère se marier que dans trois ou quatre ans, et que s'il fallait, jusqu'à cette époque, donner dix mille francs à chaque joli minois qu'il rencontrerait, le trésor public n'y suffirait pas.

Cependant sa fantaisie pour Marguerite annonçait certain penchant très-prononcé qu'il pouvait être dangereux de ne pas satisfaire, et qui ne devait l'être que d'une manière légi-

time. François était bien embarrassé.

Si du moins, pensait-il, il pouvait reprendre son premier goût pour la Grèce! Mais que sont des Hélène, des Cléopâtre, auprès d'un bel œil bleu ou noir, qui est là, devant vous, qui vous attaque, qui vous poursuit, qui vous subjugue? C'était bien la peine de rassembler, à grands frais, la ville d'Athènes, le fleuve Scamandre, l'Achéron, l'île de Crête, la vallée de Tempé, et autres semblables antiquailles. Diable! diable! diable!

---

CHAPITRE

## CHAPITRE V.

### *Vanité plus forte qu'amour.*

MARGUERITE était simple, elle était sage, mais elle avait un cœur; et que fait-on de son cœur à seize ans?

Elle n'avait vu dans Adolphe qu'un garçon plus beau et plus aimable que ceux qu'elle avait rencontrés jusqu'alors. Elle n'avait remarqué ni ses habits, ni l'opulence qui l'entourait. Il avait un cœur aussi, elle ne pouvait en douter; le reste lui était indifférent. Elle ignorait le mot *amour*, et elle se laissait aller au plaisir d'aimer, comme un ruisseau pur et calme suit la pente qui l'entraîne.

Elle ne concevait pas pourquoi sa mère lui avait défendu de retourner à l'atelier. Mais soumise, même à des

volontés qui lui paraissaient inexplicables, elle avait pris son ouvrage, s'était assise en face de la porte, regardant du coin de l'œil la bonne femme, qui allait et venait en garnissant son panier; elle la suivait de l'œil encore pendant qu'elle descendait la montagne, et à peine l'avait-elle perdue sous les ceps qui paraient le coteau, qu'elle avait couru sur un tertre, d'où l'on découvrait la prairie. Elle regardait la tente d'Adolphe, et ses joues se coloraient, son sein s'agitait doucement, une tendre mélancolie humectait ses paupières.

Depuis le retour de sa mère, elle n'avait cessé de parler d'Adolphe. La bonne femme avait cru nécessaire de l'éclairer sur l'état de son cœur, et elle avait commencé un très-beau discours sur le danger d'aimer. Elle oubliait que vingt ans avant son vieux père

lui avait dit les mêmes choses, et les avait dites en vain.

La mère Dufour, aussi peu riche en pensées qu'en raisonnemens, eut bientôt épuisé son propre fonds, et elle débitait ce qu'elle avait retenu de monsieur son curé, sur ce qu'il appelait le péché capital, lorsque François et son mari parurent.

Dès que la petite entendit qu'il était question de la marier, elle cacha sa jolie figure dans le sein de sa mère; mais elle souriait, comme toutes les petites filles à qui on parle mariage pour la première fois. La pudeur se couvrait de l'aile maternelle; le sourire était pour François.

En effet, la présence du tuteur pouvait donner des espérances. Quand Marguerite sut qu'elle était maîtresse de son choix, elle se releva un peu, pencha sa tête sur l'épaule de sa mère, et se déclara en rougissant, mais sans

balbutier, pour le joli garçon avec qui elle avait dansé.

François était touché de ses charmes et de son ingénuité. Il sentit que cette précieuse égalité, qu'on cherche en vain sur la terre, c'est l'amour qui la donne. Il maudit intérieurement les préjugés; mais, inébranlable dans son affection pour Adolphe, il dit nettement à Marguerite que M. Luceval était le seul excepté.

L'incarnat qui colorait ses joues s'éteignit à l'instant. Semblable à la tendre fleur que tranche le faux impitoyable, elle retomba sur le sein de sa mère.

« Allons, allons, dit le père Dufour, » parlons raison, mon enfant. Ton » joli danseur est un gros monsieur, » qui ne peut descendre jusqu'à nous; » cependant on ne le remarque pas à » Paris. Tu n'y serais qu'une femme

» comme tant d'autres, et tu peux » être la première du village.

» Nicolas Dupont n'a que vingt-» cinq ans, et il n'est pas mal fait. Il » est vrai qu'il est un peu bête; mais » il ne faut pas tant d'esprit pour ai-» mer sa femme et faire ses petites » affaires.

» Nicolas Dupont, reprit la ma-» man! bon travailleur, garçon sage, » économe, qui sera riche quand il » aura payé les dettes de la succession » de son père; et ta dot est plus que » suffisante pour dégager ses terres.

» Ajoute, poursuivit le papa, qu'il » joue du serpent comme un ange, » qu'il est marguillier de la paroisse, » et qu'au lieu d'être confondu dans » la nef, tu figureras dans le chœur » à la grand'messe et aux vêpres. Tu » porteras tous les jours le tablier de » taffetas, le fichu à dentelles, et nos

» femmes, en passant devant toi, te » feront la révérence. »

Le cœur féminin est un composé de bien des cordes. Il en est une qui résonne toujours plus haut que les autres : celle que la vanité pince. La petite se remit sur son escabelle, et écouta assez tranquillement François, qui lui représenta qu'elle ne serait jamais madame Luceval, mais qu'elle pouvait être marguillière, dès que les formalités d'usage seraient remplies, et qu'il y aurait de la démence à sacrifier un bonheur prochain à des chimères.

Il se proposa ensuite pour faire à M. Nicolas les ouvertures nécessaires, parce qu'il est reçu qu'une fille doit mourir vierge avant que ses parens fassent une proposition directe à l'homme qui lui convient le mieux.

La petite ne répondit rien, et vous savez.... qui ne dit rien consent. Le

père et la mère Dufour protestèrent à M. François qu'ils seraient éternellement ses obligés.

Nicolas était un gros réjoui, qui profitait du bon temps, qui supportait le mauvais, et qui devait, à sa gaîté inaltérable, cette égalité de caractère que n'ont ni les riches, ni ceux qui veulent s'enrichir, ni les courtisans, ni les coquettes, ni les fripons.... Revenons à Nicolas.

Son bien rapportait quinze cents bonnes livres de rente; mais il fallait vendre la moitié des terres pour libérer l'autre.

Nicolas, qui savait s'accommoder aux circonstances, pensait qu'en joignant un travail modéré à sept cent cinquante livres de revenu, il serait encore le plus hupé du village; et il était disposé à faire le sacrifice que lui imposait la nécessité.

En écoutant les propositions de

François, il entr'ouvrait des lèvres vermeilles; il montrait des dents blanches comme l'ivoire, et une fossette au milieu de chaque joue, faisait valoir une figure riante, qui respirait et qui promettait le plaisir.

Nicolas pensait, en riant, qu'il est fort agréable de doubler ses petites rentes, sans se donner d'autres peines que de signer au bas d'un contrat de mariage. Il sentait combien il est doux de devoir à une très-jolie fille son bien-être, et ces nuits heureuses qui font oublier les travaux du jour. Déjà il se croyait dans son petit ménage, au sein de l'aisance et de la paix. Il s'éloignait à regret de sa gentille ménagère; il comptait les heures du jour.... mais le soir il revenait des champs, le sourire sur les lèvres et la chansonnette à la bouche. Sa petite Marguerite l'attendait sur le seuil de la porte; ses bras s'ouvraient à l'é-

poux fortuné, et un doux baiser était le signal du souper, du plaisir et du repos..... Une réflexion attristante changea tout-à-coup la figure de Nicolas.

« Monsieur François, si j'osais m'ex-
» pliquer avec vous.... — Qui vous en
» empêche, Monsieur Nicolas? — Je
» suis dans un embarras....Je crains de
» vous déplaire, et cependant il faut
» que je parle. — Nicolas, je suis un
» paysan comme vous; vous êtes, dit-
» on, honnête homme comme moi,
» et entre honnêtes gens, *franchise*
» *et loyauté*, c'est-là ma devise.

» —Vous m'encouragez, Monsieur
» François. Je vous dirai donc qu'il
» y avait autrefois une fille ici jolie
» comme Marguerite; on la croyait sage
» comme Marguerite, et... et...diable,
» je ne sais comment vous conter cela.
» — Comme vous pourrez; mais finis-
» sons-en. — Vous ne vous fâcherez-

» pas, Monsieur François? —Hé, non,
» vous dis-je. — Hé bien, cette fille qui
» ressemblait tant à Marguerite, et qui,
» comme elle, n'avait rien, se trouva
» riche tout d'un coup. Un pauvre dia-
» ble, qui ne possédait que de la gaîté,
» se proposa et fut écouté. Savez-vous
» ce qui arriva? — Vous allez me le
» dire: — La gaîté, la paix, l'inno-
» cence, disparurent un beau jour de
» la maison, et l'enfer s'y établit.—Et
» la raison de cela, Monsieur Nico-
» las? —C'est que le pauvre mari était
» devenu père à la fin du sixième mois.
» — Quoi! Nicolas, vous me croiriez
» capable...—Ecoutez donc, Monsieur
» François, cette affaire-là est assez
» sérieuse, pour qu'on aime à savoir
» ce qu'on fait. *Franchise et loyauté*,
» voilà votre devise : mettez-le cœur
» sur la main. Comment Marguerite
» a-t-elle gagné cette dot de douze
» mille livres? »

La question était pressante. François ne savait pas mentir, et il sentait que la vérité pouvait inspirer à Nicolas une défiance assez fondée.

Dans les circonstances difficiles, François, nouveau *Fabius*, prenait le parti de temporiser. Il engagea Nicolas à l'accompagner, et ils prirent en silence le chemin de la plaine de Marathon.

François marchait en réfléchissant sans relâche. Il croyait trouver quelque moyen propre à mettre dans le jour le plus éclatant la chasteté d'Adolphe, et je crois l'avoir dit : les idées que l'on cherche, ne sont jamais celles qu'on trouve. François ne trouvait que des phrases, et comme des mots ne sont pas des preuves, il ne répondait rien aux questions réitérées de Nicolas. Il lui serrait de temps en temps la main d'un air qui voulait

dire : Vous êtes un brave homme ; je suis content de vous.

Le brave homme, qui n'entendait rien à la pantomime, cherchait en vain la signification de ces serremens de main. Il ne concevait pas davantage le silence opiniâtre de M. François. Il pensait, au reste, qu'on ne le marierait pas malgré lui ; que M. Luceval serait sans doute plus communicatif que M. François, et qu'un jeune homme vivement attaqué, répond toujours avec véhémence. Or, ajoutait Nicolas, quand on est en colère, on ne pense pas à tromper.

Le voilà donc marchant toujours, et arrangeant les traits principaux de sa harangue. Je l'ai dit encore quelque part : les hommes ont tous à-peu-près les mêmes idées ; ils ne diffèrent que dans la manière de les rendre. Cette différence tient uniquement à leurs habitudes et au tourbillon dans lequel

les pousse l'aveugle déesse. Sixte-Quint, gardant ses cochons, n'était pas un politique aussi rusé que profond. Bossuet, vacher, ne nous eût pas laissé ses œuvres immortelles; mais il eût parlé avec éloquence de ses vaches et de sès prés. Ainsi Nicolas, agité, mu, entraîné par ses alarmes, devint orateur un moment.

Ils sont déjà dans la tente d'Adolphe, et le bon tuteur n'a rien trouvé encore. Le jeune homme est assis devant une table chargée de livres. Son grand œil bleu a la douceur qui annonce le calme et le contentement de l'ame; la candeur siége sur son front; la vertu se peint dans tous ses traits.

« Vous allez connaître, monsieur, » lui dit François, les suites fâcheuses » que peut avoir un desir innocent en » lui-même, et vous sentirez la né- » cessité d'une circonspection absolue, » sur-tout avec celles qui ne possèdent

» que leur réputation. Répondez à » Nicolas; car, pour moi, je ne sais » que lui dire.

» Monsieur, reprit Nicolas, la ligne » droite est toujours la plus courte : » je vais donc aller au but sans détour. » Marguerite a seize ans, vous en avez » dix-neuf; elle est jolie, vous êtes » beau garçon; elle a l'innocence de » son âge, vous connaissez les vices » des grandes villes; vous avez de l'or, » vous en donnez, et on n'en donne » pas sans motif.

» Excusez ma liberté, monsieur, et » laissez-moi finir. Mes parens m'ont » laissé peu de chose, mais ils m'ont » inspiré des sentimens dont je ne m'é- » carterai point, parce que c'est le » meilleur des héritages. Si Margue- » rite a été faible, ou si elle vous a » promis de l'être plus tard, vous me » ferez mourir de honte et de chagrin. » Marguerite, souillée par le vice,

» méprisée de ses compagnes, aban-
» donnée enfin de vous, ne vivra plus
» que pour pleurer sa faute; sa beauté
» se flétrira comme la rose que dessè-
» che le vent du midi; le cercueil sera
» son seul espoir, et elle y descendra
» avant le temps.

» Peut-être, après des années, pas-
» serez vous par notre village. Peut-
» être penserez-vous à cette pauvre
» jeune femme que vous aurez tant
» aimée. Vous vous informerez d'elle,
» et on vous répondra : Son mari est
» mort de sa peine; elle est morte de
» ses regrets. Ses enfans, sans sou-
» tien, errent à l'aventure, et c'est
» un beau monsieur qui a causé tous
» ces maux-là.

» Alors vous couvrirez votre visage
» de vos mains; vous fuirez à grands
» pas, vous voudrez vous cacher aux
» autres et à vous; la justice éter-
» nelle vous poursuivra sans esse;

» vous m'entendrez la nuit vous re-
» procher mon malheur ; vous verrez
» Marguerite vous accusant de ses
» fautes ; les cris plaintifs de ses en-
» fans vous briseront le cœur. Plus de
» repos le jour, plus de sommeil la
» nuit. Vous appellerez la mort, et
» vous serez condamné à vivre pour
» souffrir (*). Il en est temps encore ;
» évitez tant de maux. Laissez-nous
» des mœurs, éloignez-vous avec vos
» richesses, ou faites-nous les envier
» par l'usage que vous en saurez
» faire. »

Adolphe, frappé de la vérité et de la force du tableau, eût à l'instant renoncé à Marguerite, si déjà le sacrifice n'eût été consommé. Docile, lorsqu'il avait des torts, il avait aussi

(*) Simple et honnête Nicolas, qui croit qu'une femme, séduite, abandonnée, malheureuse, occupe un homme d'un certain *genre* au-delà de vingt-quatre heures!

cette noble fierté qui naît de l'estime de soi-même. Il croyait mériter des éloges, et il s'indignait qu'on le soupçonnât d'un crime.

« Voilà, dit-il avec dignité à Nicolas, voilà Cyrus rendant à son époux » la belle Panthée qui lui appartenait » par le droit de la guerre; voilà le » jeune Scipion qui brûle pour la fiancée d'Allucius, qui triomphe de lui-» même et qui la renvoie. Voilà le » chevalier Sans-peur et Sans-reproche, respectant dans une ville prise » d'assaut la pudeur de sa prisonnière. » Croyez-vous que celui qui relit de » tels traits avec délices, que celui qui » élève son ame jusqu'à celle de ces » héros, puisse être un vil séducteur? » — Pardon encore, monsieur; mais » je ne vous entends pas. Il est question ici de Marguerite et de Nicolas, » et non de Panthée et du chevalier » Sans-peur.

» Je vais me faire entendre, reprit » Adolphe. Marguerite a surpris un » moment un cœur qui n'avait pas » aimé encore, et qui sentait le besoin » de se donner. Le délire n'a été qu'un » éclair auquel a succédé le retour de » la raison. Mais j'ai cru qu'en renon- » çant à Marguerite, je pouvais goû- » ter au moins l'innocent plaisir d'en » être estimé et béni. J'ai cru qu'il est » un prix que l'honnêteté peut décer- » ner à la pudeur, et qu'elle peut re- » cevoir sans rougir. Tels sont mes » motifs, mon ami, et je jure par la » chaste Diane, que jamais.... — » Ne jurez pas, monsieur. Votre lan- » gage, cette figure ouverte et franche, » valent mieux que tous les sermens. » — Vous croyez donc à ce que je » vous dis, Nicolas; vous croyez que » Marguerite est pure, et que les bon- » nes mœurs peuvent s'allier à la for- » tune? — Oui, je le crois maintenant,

» monsieur, et je vous prouverai que
» l'intérêt n'est pas toujours, ainsi
» qu'on le croit, ce qui dirige le pau-
» vre. J'épouserai Marguerite, et je
» l'épouserai sans dot. — Pourquoi
» sans dot? pourquoi me priver de la
» satisfaction que je me promettais en
» ce moment? — Je vais vous le dire,
» monsieur. Ceux qui sauraient que
» Marguerite est devenue riche, ne
» vous ont pas entendu comme moi,
» et on médit au village comme à la
» ville. — Hé bien, brave homme, ce
» que je destinais à cette belle enfant,
» je vous l'offre, je vous le donne, à
» la seule condition de la rendre heu-
» reuse. — Non, monsieur, non. Il
» est, dit-on, des maris qui trafiquent
» de leurs femmes, et je ne veux point
» passer pour un de ces maris-là. Je
» suis jeune, je suis fort, je travaille-
» rai un peu davantage, et ma jolie
» ménagère ne manquera de rien.

» Je croyais, reprit Adolphe, après » un moment de réflexion, que pour » faire le bien il suffisait de le vouloir. » François, mon cher François, trou- » vez donc quelqu'expédient qui con- » cilie mes vues et la délicatesse de ce » digne garçon-là ! »

François, qui avait tout écouté dans le plus profond silence, commençait déjà à s'agiter sur sa chaise. Bientôt il se mit à sauter, en frappant ses genoux de ses deux mains : vous savez que c'est sa manière d'exprimer qu'il est content de lui. « Le voilà, dit-il, » monsieur, je l'ai trouvé, je le tiens ; » et si Nicolas résiste encore, ce n'est » qu'un orgueilleux, un ingrat qui ne » mérite pas qu'on daigne s'occuper » de lui.

» Vous avez dans ces environs deux » cents arpens, divisés en vingt ou » trente pièces, et loués verbalement » à autant de particuliers. On peut re-

» tirer ces petits lots aux différens fer-
» miers, sans faire un tort réel à aucun
» d'eux. M. Phidiot bâtira une jolie
» métairie vers le centre. Nous don-
» nerons le tout à Nicolas. Nous lui
» ferons un bail de vingt ans à un
» quart au-dessous de la valeur. Pen-
» dant la durée du bail, on pourra
» acquérir les parties qui divisent vo-
» tre terrain, et cette ferme devien-
» dra la plus belle du canton. Nicolas
» aura fait ses petites affaires, sans
» donner à parler sur son compte, et
» vous aurez arrondi vos propriétés,
» sans autre sacrifice que celui d'une
» portion annuelle de votre superflu.»

Ces développemens ramenaient la tranquillité dans le cœur de Nicolas, et la gaîté reparaissait sur sa figure. Ses lèvres rosées recommençaient à sourire, et son attitude peignait à-la-fois le contentement et la reconnaissance.

« Hé bien, Monsieur Nicolas, ce » moyen vous convient-il, lui demanda » Adolphe? — Monsieur, il est des pro- » positions que je n'écouterai jamais; » mais je crois qu'il n'y a qu'un sot » qui puisse refuser celle-ci. Je vais » de ce pas demander Marguerite. » Dans huit jours elle sera ma femme, » et... — Un moment, Nicolas! Vous » sortez, et vous n'avez aucun garant » de l'engagement que j'ai pris avec » vous. Je veux qu'un titre.... — Un » titre, dites vous, monsieur, un titre! » Croyez-vous que je n'aie pas un cœur » aussi, ou le jugez-vous indigne de » répondre au vôtre? Je sens ce que » vous valez tous deux. Aussi mon » premier garçon se nommera Adol- » phe, le second, François, et ils ap- » prendront, en naissant, les devoirs » que de tels noms leur imposent. » Luceval allait répliquer : Nicolas était déjà loin.

Que voulait donc dire ce père Dufour, pensait François? Il trouve Nicolas un peu bête!.... mais c'est qu'il ne l'est pas du tout, ce garçon-là.... Ah! je vois ce que c'est. Le papa tendait un piége de plus à la petite, et il voulait simplement lui dire : tu mèneras ton mari comme tu voudras. Il n'est pas maladroit, le père Dufour, car j'ai en effet remarqué que la femme la plus douce aime à être la maîtresse au logis.

Adolphe avait engagé, donné Marguerite. Il venait d'élever entre elle et lui une barrière insurmontable, sans que pour cela elle lui parût moins séduisante. Il sentait le besoin de relever, de soutenir son courage, et il continuait à parcourir ces pages admirables de l'histoire, qui ne prouvent pas que les héros, dont nous avons parlé, se sentissent la force de combattre, mais que pénétrés du sen-

timent de leur faiblesse, ils se hâtaient d'écarter des objets trop dangereux.

Adolphe, aussi grand, ou aussi faible qu'eux, les admirait de bonne foi, sans prévoir qu'un jour je le mettrais en parallèle avec Cyrus, Scipion, Bayard, et même avec le fameux Joseph, qui, ne pouvant renvoyer sa belle Putiphar, prit le sage parti de s'enfuir.

Cependant François, fatigué des efforts d'imagination qu'il avait faits pendant la journée, trouvait convenable d'en consacrer le reste au repos; et, pour employer utilement quelques heures de loisir, il lisait par-dessus l'épaule de son pupille. « Dites-moi » donc, monsieur, ce que c'est que » Brescia? — C'est une ville d'Italie. » — Où combattit le chevalier Sans-» peur? — Où il se couvrit de gloire. » — Et qu'était-il, ce chevalier Sans-» peur? — C'est ce fameux Bayard, » qui

» qui donna tant de lustre aux armes
» françaises. — Comment, monsieur,
» le chevalier Sans-peur était français!
» — Sans doute, qu'y a-t-il d'éton-
» nant à cela? — Il était français, il
» se montra chaste comme vos héros
» antiques, et il fut brave comme eux?
» Apprenez donc, monsieur, à appré-
» cier les modernes, et n'érigez pas
» en divinités, des hommes qui ne va-
» laient pas mieux qu'eux. »

---

## CHAPITRE IV.

*La noce, la chasse, le théâtre.*

C'ÉTAIT le jour des fiançailles. Nicolas, paré de son habit des dimanches, portait un gros bouquet à sa boutonnière, et un ruban, que lui avait donné Marguerite, flottait à son chapeau. Marguerite avait le juste de taffetas, le jupon de basin, le bas de soie blanc; et son joli pied, et la naissance de sa jambe, et un sein charmant que voilait une mousseline légère, mais que soulevait le zéphyr, et ses yeux baissés, et ce teint un peu hâlé, mais où dominaient les roses, tout cela faisait dire aux jeunes garçons qui les rencontraient : Heureux Nicolas!

Elle tenait le bras du futur époux.

Il la conduisait en folâtrant, en riant, en chantant. Elle marchait avec cette réserve qui est un attrait de plus à son âge. La décence est le fard de la beauté.

Le père et la mère Dufour suivaient les jeunes gens. La satisfaction, l'ardeur de Nicolas, semblaient ranimer le bonhomme. « J'étais ainsi autrefois, » disait-il tout bas à son estimable » ménagère. — Les temps sont bien » changés, père Dufour. — Il en reste » au moins le souvenir. Heureux qui » n'en a que de semblables ! »

Ils suivaient tous quatre le chemin de la prairie. Ils allaient montrer à Adolphe les heureux qu'il faisait. Ils pensaient que la reconnaissance ajoute quelque chose au bonheur.

Nicolas s'était essayé avec succès dans le genre terrible. Il mettait quelqu'orgueil à se faire écouter dans le genre sentimental. Il allait sacrifier

aux graces naïves, et il ne les connaissait pas.

« C'est vous, monsieur, qui avez » ouvert mon cœur à l'amour et à » l'espoir. C'est vous qui m'attachez à » un être sage, bon et aimant. C'est » vous qui avez aplani le chemin » difficile qui mène à la félicité. » Jouissez de votre ouvrage et daignez » le couronner. Que votre présence » embellisse la fête qui se prépare. » Présentez Marguerite à l'autel, et » que je la reçoive de vos mains pures » et vertueuses ! »

Marguerite rougissait ; Adolphe balbutiait. « Pourquoi ce trouble, re- » prit Nicolas? Je le vois ; vous croyez » tous deux qu'il me reste des soup- » çons. Je n'en ai plus, ma jolie fian- » cée ; je serais indigne de toi, si j'en » conservais. Qu'un baiser innocent » exprime à monsieur ce qu'il nous » inspire à l'un et à l'autre, et qu'il

» pense, en le recevant, que tu n'as » rien de plus précieux à lui offrir. »

Marguerite rougit davantage et ne put faire un pas. Adolphe s'élança; il cueillit le baiser fatal, et l'effet en fut terrible. Il oublia ses modèles héroïques, leur courage, ses résolutions. Il allait mettre aux pieds de la jolie enfant son cœur, sa main et sa fortune. Qu'eût répondu la pauvre petite? Vous le savez, mères aujourd'hui si prudentes, mais qui avez eu seize ans, et qui n'avez point oublié le premier baiser de l'amour.

Ce premier baiser, François ne le connaissait pas. Mais il fut alarmé, sans le concevoir, de l'état ou était son pupille. Il le tira par l'habit, au moment où Adolphe allait faire une démarche décisive. « Monsieur, lui » dit-il, prouvez à ces honnêtes gens » que vous remplissez scrupuleuse- » ment les obligations que vous vous

» imposez. Faisons voir à Nicolas sa » métairie, qui s'élève ; qu'il juge si » nous avons su y réunir l'utilité et » l'agrément. » Bon François ! il espérait que le grand air, la conversation, calmeraient l'effervescence trop caractérisée d'Adolphe : l'objet de notre amour peut seul nous calmer à vingt ans.

On va sortir. Le père Dufour et la bonne mère se retirent à reculons, et multiplient les révérences. Le papa renverse une table d'acajou ; la maman veut retenir l'homme aux souvenirs, et s'embarrasse les jambes dans les piquets de la tente ; elle tombe, Nicolas la relève ; elle boite, Nicolas lui prend le bras et le passe dans le sien. Il veut la reconduire au village ; mais on bâtit l'habitation de sa fille chérie ; c'est là qu'elle deviendra mère ; c'est là que la grand'maman bercera l'enfant nouveau né, qu'elle lui apprendra à

prononcer, à répéter *Adolphe*, ce qui voudra dire : amour et respect au mortel bienfaisant.

La mère Dufour insiste donc pour voir le lieu, l'enceinte, le point où elle devait renaître, et elle gardait le bras de son gendre futur. Dufour avait découvert sa tête patriarchale, et priait M. François d'excuser son imprévoyance ; François répondait avec sa bonté ordinaire, et la petite Marguerite, clouée à la place où elle avait reçu le fatal baiser, ne voyait, n'entendait rien. Adolphe n'était pas revenu à lui-même, et cependant il distinguait une main de l'intéressante enfant, qui semblait en attendre une autre.

Il avance la sienne, et celle de Marguerite ne se retire point. Il la prend, il la serre, il croit sentir un mouvement qui répond.... C'est le coup de la barre électrique. Pour la

seconde fois Adolphe est près d'éclater : une réflexion subite l'arrête. François a déjà effrayé les amours ; Nicolas, le père, la mère Dufour sont présens ; Adolphe se compose. Il offre son bras avec des marques d'une déférence froide. Amour, qui dissimule comme toi, et où ne mène point la dissimulation ! Est-ce la faute de l'amour, ou celle des institutions sociales ?

On arrive à la ferme. Adolphe oublie auprès d'une jolie française, les beautés Grecques et Romaines. Il parle le langage que peut entendre la jeune nymphe, dont son bras amoureux caresse la main. En ce moment, il n'eût parlé à Sapho que des monumens de la Grèce ; à Virginie, que de la dissolution de Rome ; il devait parler amour et français à Marguerite.

« Voilà, lui disait-il, où s'aimeront

» les colombes que nourriront vos
» mains ; voici le toit qui doit couvrir
» l'agneau que vous préférerez ; ici
» sera la chèvre qui se présentera
» d'elle-même à la douce pression de
» vos doigts. Là, on plantera le pota-
» ger. Aux choses nécessaires à la vie,
» se mêleront la rose, votre image,
» et l'immortelle, symbole d'un sen-
» timent.... » Il n'osa achever.

Il essayait de se remettre ; il voulait sincèrement vaincre ; il combattait toujours, et il revenait malgré lui à Marguerite et à l'amour. « Regardez,
» ajouta-t-il, cette chambre basse ;
» elle est destinée aux occupations de
» l'intérieur. C'est là que vous apprê-
» terez ces mets simples qui répare-
» ront les forces de l'époux fortuné
» dont la sueur aura fertilisé vos
» champs. Cette autre pièce, meublée
» modestement, mais avec goût,
» sera celle où vous recevrez vos amis,

» vos vrais amis.... entendez-vous,
» Marguerite ? »

La petite main pressa le bras d'Adolphe ; le sein charmant s'agita ; l'incarnat le plus vif couvrit des joues arrondies.... Avait-elle entendu ?

Adolphe continua d'une voix entrecoupée et affaiblie : « Ici dessus, entre
» ces murs qui se dessinent à peine,
» sera l'alcove,.... l'alcove solitaire,
» où vous attendront le repos.... et
» l'amour. »

L'amour ! répéta tristement la petite ; et un profond soupir acheva sa pensée.

Pas de témoins de cette scène à-peu-près muette, et pourtant si expressive. Nicolas, le père, la mère Dufour, François, ne s'occupaient ni de colombes, ni d'immortelles. Ils parcouraient les granges, les écuries, les étables ; ils parlaient culture, agran-

dissement, économies : les autres jouissaient.

On reprit le chemin de la prairie. Les femmes ont dans le tact une délicatesse ; elles saisissent les convenances avec une finesse que l'homme injuste prend pour les effets de l'art, et qui ne sont qu'un don que la nature devait au sexe qui ne peut opposer que l'adresse à la force. Marguerite avait pris le bras dont le joyeux futur pouvait disposer. Adolphe marchait seul et murmurait tout bas. Il n'était pas assez fin pour sentir que la première course avait été consacrée au plaisir, et que celle-ci était un sacrifice qui ployait un jeune cœur au devoir.

Quelque mécontentement qu'éprouvât Adolphe, il eût voulu éterniser cette journée. Il proposa une collation qui fut acceptée avec franchise, et servie avec cordialité : c'était Fran-

çois qui faisait les honneurs. A la fin du repas, le jeune homme ouvrit une petite boîte, qui renfermait plusieurs bagues. « M'est-il permis, dit-il avec » timidité, d'offrir un présent de » noces? » Quelques pierres de prix devaient frapper les yeux : ceux de la petite se fixèrent sur un simple anneau d'or. Elle pensait probablement qu'elle pourrait conserver, porter celui-là. Cette fois Adolphe devina Marguerite.

« C'est l'anneau de ma respectable » mère, dit-il; il m'est bien cher; je » m'étais promis de le garder tou- » jours; il me rappelait des vertus. » Je le confie aux vôtres, mademoi- » selle, portez-le jusqu'à la mort. »

Il présenta l'anneau à Nicolas : « Ce ne serait de ma main qu'un gage » d'amitié; qu'il soit de la vôtre un » gage d'amour et de constance. »

Oh ! comme en ce moment Adolphe cherchait à se mentir à lui-même !

Déjà le soleil était caché par la cime de la montagne, et les bons villageois prirent congé de leurs hôtes. Marguerite se retournait souvent. Tantôt un caillou lui avait froissé le talon ; tantôt le derrière de son jupon s'embarrassait dans l'herbe ; une autre fois, elle hâtait de l'œil et de la main la marche tardive de son vieux père.... Quand les vignes lui eurent dérobé la prairie, rien ne l'arrêta plus ; son pied léger foulait à peine le gazon.

Nicolas allait la quitter ; son père et sa mère allaient reposer ; elle allait être seule ; elle pourrait penser, et on trouve quelquefois une amertume consolatrice à s'entretenir avec soi. Pensées d'amour sont-elles jamais sans douceurs ?

Adolphe, resté seul avec François, avait de l'humeur, beaucoup d'hu-

meur. Mécontent de son cœur, plus mécontent encore d'aimer sans espoir, regrettant sa condescendance pour son tuteur, s'occupant des doux momens qu'il venait de passer, et opposant, à ces souvenirs précieux, l'idée de l'éternelle séparation qui allait être prononcée au pied des autels.... Il pensait.... il pensait... que ne pensait-il pas ?

« Irai-je à la noce, demanda-t-il » enfin à François ? — Non, mon- » sieur, non, n'y allez point. — Ce » parti serait bien dur. — Mais bien » sage.—J'ai toute ma vie pour être » sage ; il ne me reste qu'un jour pour » la voir, pour l'entendre, sans me » rendre suspect à son époux, à ses » parens, à vous.—A moi, monsieur, » à moi ! — Oui, monsieur, à vous ; » vous m'avez obsédé toute l'après- » dînée ; vous m'avez regardé d'un » air...—Adolphe, un bon père com- » mande-t-il à son cœur ? —Je ne suis

» plus un enfant, monsieur, et je ne » peux souffrir que l'on me tyrannise » ainsi. — Oh ! Adolphe, Adolphe, » l'amour rend-il donc ingrat, injuste, » barbare ! — C'est vous, monsieur, » qui êtes sans pitié, qui ordonnez » des sacrifices, qui les faites consom- » mer, et qui refusez au malheureux » toute espèce de dédommagement.

» Je regrette de n'être pas né dans » la dernière classe du peuple ; je ne » posséderais que mon cœur, mais du » moins j'en jouirais librement. Ma » fortune, ce qu'il vous plaît d'appe- » ler ma naissance, me soumettent à » un joug désormais insupportable. » Je veux être au moins mon maître » dans les choses indifférentes, et j'i- » rai à la noce, j'irai, entendez-vous, » monsieur ! » Il sortit de la tente, en continuant ses murmures ; il visita les ouvriers de tous les genres ; il les brus- qua tous, et ne sachant plus à qui

s'en prendre, il sella lui-même son meilleur cheval, le monta, lui appuya les éperons, lui donna vingt saccades, partit enfin comme un trait, et s'en alla sans savoir où.

Le cheval le plus doux peut avoir aussi ses momens d'humeur. Celui d'Adolphe, fatigué d'être tourmenté, gêné dans tous ses mouvemens, se fâcha avec raison contre un maître qui le rudoyait sans motif. Il prit le parti de ruer, jusqu'à ce qu'il fût débarrassé de son cavalier, et la lutte ne fut pas longue, parce qu'Adolphe, qui savait le grec, ne savait pas monter à cheval.

Le fier coursier, libre de ses actions, repart, les naseaux au vent, la queue ondoyante, et regagne son écurie où il était si bien! Le bon François veillait sur tout.

« Vîte, vîte, s'écrie-t-on, ne perdez » pas un moment; la grosse jument au

» cabriolet. » C'était encore ce bon François qui, à l'aspect du cheval caracollant, piaffant en liberté, ne voyait que chute, fracture, assassinat. Il voulait courir, voler; mais, aussi mauvais écuyer et plus raisonnable que son pupille, il savait que le moyen le plus sûr d'arriver n'est pas toujours le plus rapide. En effet, que de gens sont restés et resteront en arrière du but pour s'être trop hâtés!

Adolphe, galopant à l'aventure, cherchant en vain à classer des idées, qui se multipliaient et se heurtaient dans une tête encore exaltée, Adolphe, poussé par un instinct invincible, avait été renversé à quatre pas du village... Vous savez lequel.

Il n'y avait pas d'apparence qu'un jeune homme, froissé, étourdi de sa chute, regagnât à pied la plaine de Marathon. Il était bien plus naturel

d'entrer dans ce village, où on trouverait des amis et des soins.

Adolphe se relève, s'examine, se tâte. Il éprouva une légère douleur à la rotule du genou gauche... Etait-ce bien au genou gauche ? oui... à moins pourtant que ce ne fût au genou droit. Il ne savait pas bien positivement de quel côté il souffrait ; mais il crut convenable de boiter, parce qu'un joli homme, déjà très-intéressant, l'est encore davantage quand il est blessé. Adolphe ne se disait pas cela ; mais l'amour profite de tout, sans jamais calculer rien.

Il s'essayait à boiter d'une manière agréable et touchante, lorsqu'il entendit courir avec vivacité. Il lève la tête : « C'est Atalante, dit-il ; ce ne » peut être qu'elle. » Ce n'était pas Atalante, c'était Marguerite.

Vous vous rappelez ce tertre qui domine la prairie et d'où la petite dé-

couvrait la tente de Miltiade. Assise au pied d'un tilleul, elle prenait le frais en travaillant, pendant que son père et sa mère soupaient. Mange-t-on quand on aime ?

Elle avait vu le beau monsieur monter à cheval; elle l'avait suivi, galopant du côté du village; son ouvrage était tombé à ses pieds; son sein battait avec plus de force que jamais, et en voici la raison : son petit cœur lui disait que c'était elle seule que cherchait Adolphe, et qu'on ne court pas ventre à terre, lorsqu'on n'a pas quelque chose de très-satisfaisant à annoncer. « Il est un peu tard, ajou» tait-elle tout bas; mais enfin, Ni» colas n'est encore que mon fiancé. »

Elle souriait à cette douce pensée, lorsque le bel Adolphe, enlevé de deux pieds au-dessus des arçons, tomba et roula sur la pelouse. La pauvre petite jette un cri perçant, se lève

et court. Le père et la mère Dufour sortent précipitamment, reconnaissent leur bienfaiteur, et suivent Marguerite... de loin.

Déjà elle avait appuyé la main du bien-aimé sur une épaule d'albâtre, dont la rapidité de sa course avait écarté le double fichu; déjà elle lui souriait avec ce charme qui eût dissipé la douleur la plus aigue; déjà la tête d'Adolphe se penchait sur le plus joli cou du monde. Quelques mots sans suite, inintelligibles pour les cœurs froids, mais si expressifs pour eux, allaient et venaient portés sur deux souffles de rose. Un baiser était pris, ce baiser était rendu... Le premier avait été si doux! pouvaient-ils n'en pas hasarder un second?

Adolphe boitait plus bas. Une vigne protectrice offrait un asyle aux amours: Adolphe pouvait-il aller plus loin?

Où est, pensait Marguerite, le danger de s'arrêter avec un jeune homme qui ne peut plus se soutenir? N'y aurait-il pas de la cruauté à m'éloigner de lui dans l'état où il est? et quelle occasion plus heureuse de pratiquer le précepte, qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même.

Ils allaient entrer dans la vigne; ils allaient peut-être cesser d'être innocens, sans pourtant être coupables: entre jeunes gens de cet âge, il n'y a de séducteur que la nature.

Heureusement, ou malheureusement, le père et la mère Dufour se montrèrent en avant, et le cabriolet de François se fit entendre par derrière.

Adolphe, ivre d'amour, de desirs, d'espérances, et toujours contrarié, allait continuer la scène qu'il avait commencée avec son tuteur; mais il

démêla dans tous les traits de François une douleur si profonde, un intérêt si vif, une bonté si compatissante, qu'il n'eut pas la dureté de vouloir l'affliger davantage. Il laissa la main de l'aimable petite ; il s'approcha du cabriolet, ouvrit, et se plaça auprès de son ami.

Il vit, en s'éloignant, Marguerite porter le coin de son tablier sur ses yeux. Il tira son mouchoir et crut cacher des larmes.... Le bon François les avait vues, et elles ajoutaient à sa peine.

« Vous ne me dites rien, mon ami ; » vous êtes mécontent de moi. — Que » vous dirais-je, monsieur, que vous » ne vous soyez déjà dit à vous-même ? » vous avez vu ce que je souffre, et » votre docilité prouve que vous avez » pitié de moi. »

Adolphe lui jeta les bras au cou et lui mouilla le visage de ses pleurs.

François le pressa contre sa poitrine. « Voilà mon enfant, disait-il en san- » glottant ; le voilà, je l'ai retrouvé. » J'oublie, j'oublie tout. — Et vous » pleurez, mon ami ! — Ah ! laissez- » les couler : celles-ci sont des larmes » de plaisir. »

Pas un mot de plus pendant le reste de la route. Adolphe rappelait péniblement son courage ; François jouissait du retour de son pupille aux affections douces ; et on parle peu, quand on est vivement affecté.

Le jeune homme se coucha en rentrant. Il ne sentait pas le plus léger sommeil ; mais il caressait dans l'ombre et le silence l'image chérie de Marguerite : c'est un plaisir bien innocent que celui-là.

François se coucha aussi pour ne pas gêner Adolphe. Il dormit bien, parce qu'il n'était pas amoureux; mais il pensait, en s'endormant, que celui

que la reconnaissance seule ramène, doit respecter le plus sacré des devoirs... Douze heures encore, et Marguerite sera irrévocablement engagée.

Au point du jour le tuteur était debout, et déjà la toilette d'Adolphe était terminée. Il était inutile de lui demander où il allait; il était plus inutile encore de hasarder des remontrances qui pouvaient n'être pas écoutées. Il fallait le contenir par sa présence, et c'est à quoi François se décida.

Il faisait le plus beau temps du monde, et l'éclat du jour, celui d'une nature riante, tout ce que voyait, tout ce qui environnait Adolphe, le blessait également. Il eût voulu que la journée commençât par la subversion des élémens. Il fallait que l'Océan... oh! l'Océan, c'est trop fort, il fallait que la Marne franchît les bornes de son lit, et se précipitât entre

Nicolas

Nicolas et Marguerite ; qu'une éclipse totale dérobât la belle fille à tous les yeux... excepté pourtant à ceux d'Adolphe ; que François ne les retrouvât l'un et l'autre que lorsque le mariage existerait par le fond, et que son inaltérable probité lui imposerait la loi d'y joindre les formes... Il fallait, il fallait.... que ne fallait-il pas ?

Rien que de très-ordinaire n'arriva cependant. La Marne continua son cours doux et tranquille, et le soleil, brillant de la plus vive lumière, semblait être aux ordres de Nicolas. La cloche de l'église paroissiale frappa l'air d'un son argentin, et son premier coup retentit au fond du cœur d'Adolphe. Ses traits se contractèrent. François s'en apperçut et soupira.

Ils arrivèrent à la chaumière du père Dufour. La victime était parée. Son air calme annonçait sa résignation ; mais la pâleur avait remplacé

les roses de ce teint si animé la veille, au moment où l'amour allait les égarer tous deux. « Voyez, dit tout bas » Adolphe à François, regardez votre » ouvrage. C'est le sang d'Agamem- » non, c'est celui d'Idoménée versé » par des pères barbares. Marguerite » mourra lentement, et c'est vous qui » l'immolez. »

François avait une patience inaltérable. Il prévoyait une crise nouvelle, et la contradiction était le moyen le plus sûr de rendre l'explosion terrible : se ranger à l'avis de son pupille, était celui de tout perdre. Il fallait opter cependant. Nicolas, les violons, les jeunes gens, la gaîté bruyante, le tumulte, tirèrent le tuteur d'embarras, et suspendirent les réflexions d'Adolphe. Idées joyeuses sont un baume pour la douleur : l'homme affligé écoute malgré lui, s'égaye insensiblement; la plaie se cautérise, pour se

déchirer plus cruellement lorsque la solitude rend le malheureux à lui-même.

Adolphe offrit d'assez bonne grace la main à Marguerite. Il comptait, en marchant, les minutes, les secondes, qui restaient encore à l'amour innocent : tant pour la route, tant à la municipalité, tant à l'église. Ainsi l'infortuné, qu'on traîne au supplice, mesure d'un œil troublé le court intervalle qui le sépare encore du néant absolu.

Cette dernière et triste ressource d'un cœur fortement blessé s'évanouit encore. On avait signé de très-grand matin l'acte civil, afin, avait dit Nicolas, que la cérémonie fût moins longue et que M. Luceval s'ennuyât moins. Comme c'était le servir !

C'est déjà l'épouse d'un autre que conduit Adolphe, et il ne s'en doute pas. Cette idée déchirante le frappe,

lorsque tout-à-coup les portes de l'église s'ouvrent devant lui. Ses genoux ploient, une sueur froide couvre son front, et il regarde Marguerite avec l'expression la plus touchante. Les yeux de la petite se portent sur les siens ; ils sont supplians et semblent lui dire : Possédez-vous, de grace, ne me perdez pas.

« Non, non, lui dit Adolphe, je ne » me donnerai pas en spectacle ; je » vous ménagerai autant que je vous » aime. » Et il marcha d'un pas ferme à l'autel.

Là, il reçut le dernier coup. Un second et inutile *oui*, prononcé d'une voix timide, lui ôta l'usage de ses sens. Il revint à lui sur un lit environné des bons villageois, qui le bénissaient, le plaignaient et lui prodiguaient les secours simples que fournissent les champs. Nicolas, plus touché que les autres, disputait à François le triste

avantage de lui soutenir la tête, de lui administrer des cordiaux, de le rappeler à la vie et au malheur. Adolphe lui serra la main, et jura intérieurement de respecter son épouse.

Il était tout simple que la petite marquât le plus vif intérêt à son bienfaiteur: ses larmes, en ce moment, ne pouvaient être suspectes, et on attribua, en effet, à la reconnaissance, celles qu'elle donnait à l'amour malheureux.

Peines et plaisirs parvenus à leur comble, ne peuvent aller qu'en diminuant. L'affaissement suit toujours une émotion violente; c'est ce qu'on appelle méthaphoriquement sagesse de la providence, ce qui signifie simplement et sans figures, que nos facultés, purement organiques, sont très-bornées, et qu'elles suspendent leur action quand elles ne peuvent plus agir.

C'est par cette cause toute naturelle qu'Adolphe et Marguerite se remirent peu-à-peu, et que le calme des sens leur permit d'écouter la raison. La petite sentit qu'une imprudence pouvait éclairer son mari, détruire sans retour l'harmonie du ménage, et elle s'observa. Dissimulation, précautions, prudence même, sont le partage exclusif... Qu'allais-je dire, bon dieu! heureux, sexe charmant, qui surprend vos secrets; anathême sur celui qui les divulgue!

Adolphe, moins adroit, pensait qu'il fallait jouer, sinon le protecteur, au moins l'homme d'un certain ton: les hochets de l'orgueil sont à l'usage des cœurs froids, et celui d'Adolphe l'était en ce moment. Il se rappelait les principes de François, et leur vérité lui paraissait incontestable. On lui offrit, comme de raison, la place d'honneur, et il fut contraint de s'as-

seoir auprès de la mariée. Cette position n'était pas du tout favorable à la sagesse ; Adolphe en jugea ainsi, et au lieu du *bénédicité*, il prononça à voix basse : *Cyrus, Scipion, Bayard.* Ces trois mots devaient avoir la vertu d'un talisman.

Il mangea assez bien : c'est le moyen de recouvrer des forces. Il but quelques verres de Mâcon : cela rechauffe le cœur. Il commençait à regarder Marguerite ; il lui prenait sa fourchette ; il s'en servait, sans s'en appercevoir probablement. La petite prenait la sienne, et le moyen de faire autrement : il faut une fourchette à table.

Il est difficile d'en changer à chaque instant, sans que les mains se rencontrent ; il est impossible d'être aussi près, sans que les genoux se touchent quelquefois. En faut-il davantage pour rendre aux facultés organiques leur

première activité? Les deux enfans rougirent. Adolphe oubliait encore Cyrus, Scipion et Bayard. La petite disait mentalement et avec effusion : *Mon Dieu, ayez pitié de moi.*

Nicolas, tout au plaisir, Nicolas occupé à verser aux autres et à lui; les autres plus occupés à fêter Bacchus que leurs voisines, ne pensaient pas à s'épier. Le moment du repos était rempli par la chansonnette; la chansonnette provoquait une nouvelle libation. Les vieillards, observateurs dangereux, avaient déjà la tête pesante. François seul, très-attentif, regardait sans cesse et ne voyait rien.

« Je vous en prie, monsieur Luce-» val, dit un gros garçon, qui s'était » furtivement glissé sous la table, per-» mettez que je prenne la jarretière. » Je ne sais comment la chose s'était faite; mais la petite avait une jambe tellement prise entre celles d'Adol-

phe, qu'elle n'en pouvait plus disposer.

Oh ! cette fois François devina à-peu-près. Il regarda son pupille d'un air très-significatif ; le pupille, outré qu'un rustre ravît le ruban précieux qui appartient au plus galant, se précipita, leva le taffetas et le basin, ravit le trésor qu'on lui disputait, et en orna sa boutonnière, en disant : Je le conserverai toute ma vie.

Cependant Adolphe ne sortait point de dessous la table. Qu'y faisait-il ? J'avoue encore que je n'en sais rien ; mais la petite, confuse, colorée, l'œil voilé, la respiration inégale, se leva précipitamment, sortit de la chambre, et tira vivement la porte après elle.

Adolphe reparut alors, l'ivresse dans les yeux, et le desir dans le cœur. Il regarde ; elle n'y est plus. Il s'inquiète, il s'afflige. L'aurait-il offensée ? perdrait-il jusqu'à son estime ? Il oublie que l'attention générale est fixée

sur lui ; il court sur les pas de Marguerite. François l'appelle d'un ton ferme ; il n'entend pas plus sa voix qu'il n'a remarqué ses signes improbateurs. « Allez, monsieur, allez, lui » dit Nicolas, ramenez-la, et appre- » nez lui que la vraie sagesse est sans » humeur. Mais voyez donc quelle » scène pour une jarretière ! » Les extrêmes se touchent, et Nicolas était passé d'une excessive défiance au défaut opposé.

Adolphe, fort de l'assentiment du mari, ne courait plus ; il volait. François le suivait d'aussi près que le permettait son âge. Il voulait conserver au moins une ombre de décence, il voulait imposer silence à la malignité. . . . S'il arrivait trop tard.

Adolphe avait tiré après lui la porte de la chambre ; il avait tiré celle du fournil, celle de la cour ; il avait franchi en deux sauts un jardin de quatre

perches, qui, tout en légumes, n'offrait aucun asyle à la fugitive adorée. Au bout du jardin, était une autre porte entr'ouverte. Elle donnait sur un petit bois qui fournissait des bourrées à l'indigence, de l'herbe au bétail, du gibier au chasseur, de l'ombre, de la fraîcheur et du mystère aux amans.

Il avait fallu que François rouvrît toutes ces portes. Il n'avait eu garde de laisser derrière lui le poulailler, l'étable, la lapinière. Il visitait tout avec exactitude. Bon François! Adolphe est déjà aux genoux de Marguerite.

Elle veut fuir; il la retient. « Vous » me haissez donc?— Je ne hais per- » sonne. — Mais vous ne m'aimez » plus. — De grace, laissez-moi. — » Non, vous ne m'aimez plus. Ce » n'est pas assez de vous perdre, vous » voulez que je renonce à votre affec- » tion, à votre estime; vous voulez » que je meure de l'assemblage de

» tous les maux. — Non, Adolphe, » non, ne mourez pas; oubliez-moi, » et soyez sage. — Vous m'ordonnez » de vous oublier ! hé, le puis-je, » grand Dieu ! Vous m'ordonnez de » vivre ! hé, quel fardeau que la vie, » si je n'obtiens mon pardon ! — Je » vous pardonne, Adolphe; je vous » pardonne. »

Pauvre petite ! elle avait à combattre son cœur, celui de son amant; elle avait à calmer des desirs qui ajoutaient aux siens, à contenir des transports qu'elle brûlait de partager. C'est plus que peut une femme qui aime.

Elle avait pardonné. Comment refuser de sceller le pardon d'un baiser, et un baiser n'en amène-t-il pas un autre ? Sa voix faiblissait; celle de son amant prenait une force nouvelle. Ardent, impétueux, éloquent comme l'amour, entreprenant comme lui, chaque seconde était marquée par une

jouissance, par un triomphe nouveau. La petite, toujours plus faible, lui disait : « Laissez-moi.... laissez-moi..... » je suis sans défense, vous le voyez.... » je ne peux rien vous refuser.... » mais.... mais épargnez-moi. »

Sa perte semblait assurée. Il ne restait qu'un obstacle à vaincre, barrière précieuse à l'athlète qui la brise. L'éminence du danger rendit quelque force à Marguerite. Une main s'établit péniblement entr'elle et son vainqueur. « Voyez à cette main, lui dit-» elle, l'anneau que porta votre ver-» tueuse mère, et soulevez-la, si vous » l'osez. » Elle ne put dire que cela.

Une révolution subite s'opéra dans les sens d'Adolphe, parce qu'il n'était pas corrompu. Cet anneau, qui ne rappelait que des qualités ; cet anneau, qui avait été donné comme une sauvegarde à l'innocence, venait d'acquérir réellement les vertus que supposent

les féeries. « Non, dit Adolphe, non, » cet anneau ne sera point souillé; je » n'outragerai pas les mânes de ma » mère. Demeurez pure, et soyez heu- » reuse par votre conscience, si vous » ne pouvez l'être par votre cœur. »

Ils entendirent quelque bruit : Adolphe s'éloigna d'elle, et courut se cacher dans le taillis. On marche directement de son côté : c'était François. « Ah ! mon père, mon père, sau- » vez moi de moi-même. » Et il cacha dans le sein de son tuteur sa douleur et sa honte.

« Il n'est qu'un moyen de revenir à » moi-même, c'est de la fuir, et je ne » la verrai plus. — Je vous l'ai tou- » jours dit, monsieur; mais la jeu- » nesse présume de ses forces. — Nou- » vel Icare, mon cher François, je » n'écouterai plus que vous. » La ressemblance d'Adolphe avec Icare ne frappait pas sensiblement François : il

ignorait ce qui s'était passé dans le bois. Que de belles choses il eût dites, que de peine il eût ressenti, s'il fût arrivé quelques minutes plus tôt!

Marguerite était déjà rentrée. Assise auprès de Nicolas, elle semblait chercher un asyle contre l'amour et sa faiblesse : c'était en effet le seul qui lui restât.

Elle baissa les yeux lorsqu'Adolphe parut. Se reprochait-elle les caresses innocentes qu'elle recevait alors de son mari, ou craignait-elle que ce spectacle ne brisât le cœur de son amant?

Adolphe avait tout vû. Désespéré, anéanti, il passa rapidement et se cacha au milieu des vieillards.

L'usage, constamment d'accord avec l'amour pendant toute cette journée, arracha Adolphe de cette retraite. Les violons se faisaient entendre, et on lui réservait l'honneur dangereux d'ouvrir le bal avec la mariée. Si l'on

eût connu au village cette danse luxurieuse, où la décence lutte sans cesse contre la volupté ; cette danse où les bras s'enlacent, où les cuisses se rencontrent, se pressent, se croisent ; où l'œil ardent du danseur dévore un sein, qu'on ne pense plus à lui dérober ; où les deux athlètes respirent mutuellement leur haleine ; si l'on eût connu au village cette danse qui ne convient qu'à des filles sans pudeur et à des femmes perdues, c'en était fait d'Adolphe et de Marguerite.

Le menuet, si favorable au développement des graces du corps, et si opposé à la licence de nos mœurs ; le menuet, abandonné par cette dernière raison, ne se voit plus que dans les champs. On l'y danse mal, mais on l'y danse, et du moins, la mère qui aurait à la ville la faiblesse condamnable de permettre à sa fille de sacrifier son innocence à la mode,

n'est pas obligée ici de la suivre de l'œil, d'observer ses moindres mouvemens, et de contenir, par sa continuelle présence, un téméraire danseur.

Ce fut donc un menuet que dansèrent Marguerite et Adolphe. Ils ne brillèrent point, parce qu'ils n'avaient pas fait une étude approfondie d'un aussi futile talent : ils ne soupçonnaient même pas qu'il pût être l'affaire importante de tant de gens. D'ailleurs, enfans gâtés de Terpsichore, il eussent été gauches et contraints. Pense-t-on à ce qu'on fait, quand le cœur brûle?

Il remit la petite à sa place. Voilà, disait-il en lui-même, la dernière fois que je touche sa main. Non, je ne la toucherai plus. Il semble que cette main glisse du poison dans mes veines, et il se réfugia encore parmi les vieillards.

On distinguait, dans ce cercle véné-

rable, M. Bellement, oncle maternel de la mariée. Son père, son grand-père, son bisaïeul, avaient exercé avec distinction la profession de garde-chasse, et M. Bellement, profitant de l'expérience de ses aïeux, avait donné à son art une extension, dont les gens superficiels ne le croyaient pas susceptible. Sec comme une momie, ridé comme un rhinocéros, marcheur infatigable, grand tireur, renommé sur-tout par sa méthode de dresser les chiens, M. Bellement était l'oracle et l'instituteur des jeunes gens aisés, qui aspiraient à bien tirer un coup de fusil, et il citait, parmi ses élèves, le prince celui-ci et son excellence celle-là. Jamais il ne sortait qu'avec une arme à deux coups sur l'épaule, et deux chiens à sa suite, exécuteurs fidèles de ses vastes conceptions. Sans pitié pour les braconniers, mais bra-

connant lui-même avec l'audace que donne l'impunité, sa bandoulière était la terreur du canton. Du reste, M. Bellement était un fort honnête homme.

Vous sentez quelle prépondérance devait avoir un tel personnage sur sept à huit pauvres vignerons. On l'écoutait avec la plus respectueuse déférence; aussi ne cessait-il de parler que pour boire, et il reprenait dès qu'il avait bu. C'était lui qui avait purgé les forêts voisines des loups et autres bêtes carnassières. Il avait eu aussi de ces coups étonnans qui semblent réservés aux hommes extraordinaires, et que la postérité aura peine à croire. Par exemple, il tire sur une compagnie de perdreaux, et il en démonte un; la mère perdrix le charge sur son dos et l'emporte à tire-d'aile. Il rencontre un lièvre au gîte, il lâche son coup à bout portant, et

coupe le quadrupède en deux ; crac, le train de devant se relève et se retire au petit trôt. Ses amusemens de tous les jours étaient des hirondelles tuées à balle, des bécassines culbutées après un demi-tour à droite, ou une prise de tabac aspirée au moment du lever, etc.

Après le récit de ces exploits, venait celui des réceptions brillantes qu'on lui faisait dans tous les châteaux des environs, des choses flatteuses que lui adressaient les seigneurs châtelains : c'était à n'en pas finir.

Si François n'était pas inventif, il saisissait facilement les idées d'autrui, il les tournait à son avantage, et cet art-là n'est pas à dédaigner. Que de gens très-marquans lui doivent à-peu-près tout leur mérite !

« Savez-vous pourquoi, dit le tuteur » à son pupille, Hyppolite fut toujours » maître de ses passions ? c'est qu'Hyp-

» polite chassait, et en effet, mon-
» sieur, un exercice continuel et une
» vie sobre entretiennent, fortifient la
» santé; le desir d'égaler ses rivaux
» en adresse, le plaisir de les surpas-
» ser, n'occupent que la tête, et lais-
» sent le cœur en paix. — Vous avez
» raison, mon cher François; je chas-
» serai, je chasserai tous les jours, et
» marchant sur les traces d'Hercule et
» de Thésée, je trouverai peut-être
» quelque monstre à combattre, quel-
» qu'Ariane à délivrer, et qu'importe,
» après tout, par quel chemin on ar-
» rive à l'immortalité, pourvu qu'on
» y parvienne. Fort bien, fort bien,
» monsieur, reprit Bellement; vous
» serez un chasseur distingué, puis-
» que vous sentez l'excellence, la su-
» périorité de cet art, et en effet, que
» de qualités doit réunir un vrai chas-
» seur! Bravant sans cesse la chaleur,
» le froid, le vent, la pluie; inépui-

» sable dans ses projets, infatigable
» dans leur exécution; joignant la
» ruse à l'adresse, la prudence à la
» force, il abat ou disperse ses enne-
» mis. C'est un petit conquérant, une
» espèce de souverain, qui a son con-
» seil dans sa tête, ses magasins dans
» sa carnassière, ses ministres, ses
» courtisans, ses soldats dans ses
» chiens. Telle est, monsieur, la dé-
» finition du chasseur, gravée en let-
» tres d'or sur un marbre noir placé
» dans la salle à manger du château
» voisin. Pensons d'abord à l'essentiel:
» Avez-vous des terres?

» Comment! s'écria François, pi-
» qué au vif d'un pareil doute, et ou-
» bliant sa résolution de cacher à son
» pupille l'état de sa fortune, com-
» ment, si monsieur a des terres! Cent
» vingt mille livres de rente en sept
» fermes parfaitement tenues; plus
» ce magnifique parc que vous voyez

» d'ici; plus.... » Il n'en fallait pas tant pour pénétrer M. Bellement du plus profond respect. Il se leva, se courba jusqu'à terre, et bien qu'il eût plus d'élèves qu'il n'en pouvait former, à ce qu'il avait dit quelques minutes avant, il offrit de s'attacher exclusivement à M. Luceval, dont les bonnes graces le dédommageraient amplement sans doute des sacrifices qu'il allait faire.

François, incapable de soupçonner le moindre artifice, lui demanda très-sérieusement ce que lui rapportaient, par mois, tous ces jeunes gens réunis, et il s'obligea à payer pour son pupille ce qu'eussent donné à Bellement six élèves qu'il n'avait pas.

Encouragé par cette facilité, Bellement, qui ne laissait jamais échapper l'occasion de se pousser dans le monde, demanda aussitôt la garde du gibier du parc. « Nous y avons un

» homme sûr, répondit François. — » Un homme sûr, qui n'a jamais tiré » un coup de fusil! — Mais qui con- » serve très-bien nos bois. — Qui est » incapable de faire rapporter un chien! » —Mais qui en a deux qui sont la ter- » reur des fripons.—Qui boit.... beau- » coup. —Oh! à cet égard, Monsieur » Bellement, il me semble que vous » n'avez pas de reproches à lui faire. » — Enfin, monsieur.... — Enfin, » monsieur, le garde du parc fait très- » bien son devoir; il a besoin de sa » place, il la conservera, et je n'aime » pas ceux qui cherchent à s'avancer » aux dépens des autres. »

M. Bellement sentit que ce n'était pas le moment d'insister; mais il se promit bien, au premier lièvre que tuerait M. Luceval, de profiter de sa satisfaction et de sa confiance pour miner sourdement et renverser enfin le titulaire. Il changea tout-à-coup d'entretien,

tretien, pour faire oublier son indiscrétion.

« Occupons-nous maintenant, mon-
» sieur, de votre équipage de chasse.
» Un bon fusil à deux coups, fabrique
» de Versailles.—Un fusil, dites-vous,
» un fusil! Un arc, un carquois, des
» flèches. — De forts souliers, de lon-
» gues guêtres de veau. — Des sanda-
» les attachées sur la jambe nue avec
» des laçures. — Une culotte de peau,
» une veste longue. — Une tunique
» de pourpre, monsieur, descendant
» au milieu de la cuisse. — La redin-
» gote de taffetas gommé. — Le man-
» teau de coton, gracieusement drapé,
» et fixé sur une épaule par une large
» plaque en or.—La casquette de cuir,
» couvrant entièrement les yeux. —
» Le bonnet ovale et plissé, à la Castor
» et Pollux. — Mais, monsieur.... —
» Mais, mon ami.... — On n'a jamais
» vu chasser dans un semblable équi-

» page. —Vous ne l'avez pas vu, je le » crois. Mais apprenez que c'est là le » beau, le grand, le sublime costume, » celui des demi-dieux, celui que j'a- » dopte, que je veux, que j'aurai. »

Bellement regarda François d'un air qui voulait dire : Ce jeune homme aurait-il la tête dérangée? François, qui trouvait très-bon tout ce qui éloignait pensers d'amour, parla dans le sens de son pupille. Il sentait que les apprêts du costume l'occuperaient quelques jours : autant de gagné. Le pis-aller serait de garder l'habit grec pour aller au bal, en y ajoutant décemment le pantalon de tricot couleur de chair.

Bellement était courtisan par instinct, comme le sont presque tous les hommes, ce qui fait qu'il y a tant de courtisans dans les cours, où il y en aurait si peu, si, pour être flatteur, il fallait avoir seulement le sens commun.

Bellement se hâta de se ranger de l'avis du tuteur. Il observa, avec un sourire fort agréable, que cet équipage de chasse aurait au moins trois avantages : la nouveauté, la légèreté, la grace.

La grande difficulté était de trouver un tailleur capable d'habiller Adolphe en demi-dieu : on sait assez que ces messieurs ne sont pas versés dans la connaissance de l'antiquité. Le croiriez-vous? ce fut une nourrice qui tira notre héros d'embarras.

La mère de son nourrisson lui avait fait voir le triste, misérable et lamentable Tipoo-Saïb. Comment la bonne femme n'eût-elle pas saisi l'occasion de faire, pour la centième fois, la description de l'ouvrage, des décorations, des habits? Elle n'oublia point les pétards, qui font en effet l'intérêt de la pièce, et il fut décidé à l'unanimité que l'*artiste* costumier du théâ-

tre de la Porte St.-Martin devait être *grec*, très-*grec*, et qu'il aurait la préférence. François proposa de partir à l'instant pour Paris, et Adolphe, que l'émulation entraînait sur les traces d'Alcide, oublia un moment la petite, et accepta la proposition.

Vous allez reprocher à François de mettre dans ses démarches une précipitation, pardonnable tout au plus à un jeune homme. Daignez vous rappeler que François ne s'écarte jamais de son but. On parlait déjà de la dernière cérémonie, cérémonie terrible pour un amant malheureux; on allait conduire la mariée à la couche nuptiale, et sauver une crise douloureuse à Adolphe, était une jouissance pour François.

Les voilà sur la route de Paris, parlant chasse, combats, curées. « Ah! » disait Adolphe, en arrivant à la bar» rière, si je trouvais dans mon parc

» un serpent Python, une hydre de » Lerne, ou du moins le sanglier de » Calidon ! » Pauvre enfant, le ciel vous en garde, pensait à part lui François.

L'*artiste* costumier, très-flatté de la confiance qu'on avait en lui, se promit de la justifier, et, pour marquer son extrême envie de bien faire, il demanda huit jours, ce qui déplut fort à Adolphe, et ce qui entrait parfaitement dans les vues de François, qui parvint à modérer l'impatience de son pupille.

L'*artiste* se garda bien de consulter ses confrères. Que lui eussent-ils appris ? Il courut les bibliothèques publiques, compulsa les gravures en porte-feuilles, examina attentivement les tableaux antiques du Muséum, qui lui plurent davantage, parce qu'ils indiquaient au moins les couleurs. Comme il ne savait pas dessiner, il

prenait ses mesures à l'œil, courait, sous les combles de son théâtre, esquisser une partie de patron, revenait étudier une autre partie, retournait encore, et se trouva enfin en mesure de commencer un habit complet, exactement copié sur celui de l'Archange Michel, terrassant le diable, qu'il ne peut tuer, parce qu'il est immortel comme lui, et avec qui, par conséquent, ce n'était pas la peine de se battre.

Il est vrai que le costume de l'Archange Michel diffère un peu de celui d'Hercule et de Thésée; mais le tailleur, ne connaissant ni le vainqueur d'Antée, ni son célèbre imitateur, s'en était tenu à la figure qui avait le plus de rapport à celle du joli monsieur qui devait endosser l'habit.

Avouons cependant, en faveur de l'*artiste*, car l'équité est la première vertu d'un historien, avouons que le

tailleur, par l'effet d'une modestie rare et très-louable chez les ignorans, avait consulté, sur les noms et la patrie des personnages, un monsieur à lorgnette, grand amateur, grand connaisseur, qui l'avait assuré que le tableau représentait Alexandre, grec de la plus haute considération, tenant le pied sur la gorge au roi des rois Xercès, qui consent à lui céder, en toute propriété, la presqu'île de l'Inde.

On avait huit jours à passer à Paris. François avait remarqué que le cerveau de son pupille était une cire molle où se gravaient facilement toutes espèces d'idées. Il observait que la dernière était toujours la plus vive, et qu'ainsi les anciennes s'affaiblissant en raison de l'exercice donné à l'imagination, il suffisait, pour faire oublier la petite, de frapper sans cesse le cervelet d'Adolphe de quelqu'objet nouveau. Si François eût étudié les

hommes en général, il aurait jugé que cette recette peut heureusement s'appliquer à tous les jeunes gens, et même à certains vieillards.

François se mit donc à courir, avec Adolphe, les rues, les carrefours, les cafés, les promenades, les bals. Il ne lui laissait que le temps de dormir; il l'éveillait à la pointe du jour, et le remettait en course. Ils déjeûnaient chez un restaurateur, et dînaient chez un autre. Adolphe, qui ne connaissait à fond que sa pension et les auteurs grecs, était quelquefois frappé d'étonnement; mais rien de ce qu'il voyait ne pénétrait jusqu'à son cœur, et, de temps en temps, il nommait Marguerite.

François l'entraînait alors aux Fantoccini ou aux Ombres Chinoises, spectacles très-instructifs, comme on sait, et les seuls que connût François. Adolphe regardait un moment, bâillait en-

suite, se plaignait de l'odeur de l'huile, du défaut d'air, et il ne manquait pas d'observer que les spectacles grecs et romains avaient bien une autre majesté. Il s'était tû chez nos restaurateurs et dans nos promenades, parce qu'il sentait que l'avantage n'était pas en faveur des anciens. Il avait pourtant murmuré à demi-voix que nos bibliothèques ne sont rien, comparées à celle d'Alexandrie; mais il ajoutait que puisqu'elle était brûlée, il fallait bien avouer que les nôtres sont quelque chose.

François ne voyait, n'entendait rien de ce que disait ou de ce que faisait Adolphe. Tout yeux, tout oreilles pour Polichinelle et la mère Gigogne, il ne soufflait pas. Adolphe, qui avait le bon esprit de savoir s'ennuyer, quand les circonstances l'exigeaient, restait par complaisance pour François, et pensait tantôt à la petite femme de

Nicolas, tantôt au sanglier de Calidon.

En sortant de chez Séraphin, Adolphe se frottant les yeux, blessés par le retour subit de la lumière naturelle, donna du nez contre une colonne, et notre premier mouvement est de regarder ce qui nous a frappé. Il trouve en lettres longues comme le doigt, IPHIGÉNIE EN AULIDE. Il se frotte les yeux de nouveau, il relit, il saute de joie. « Comment, mon ami, on » joue ici les ouvrages immortels d'Es» chyle et de Sophocle, et vous ne » m'en dites rien! — Ma foi, monsieur, » je ne m'en doutais pas. » Et François se met à lire l'affiche à son tour. « Hé, non, monsieur, c'est une tra» gédie d'un nommé Racine, que vont » exécuter des Comédiens Français. — » Diable, diable, pourquoi la jouer » en français? — C'est que personne » ne l'entendrait en grec. — Je l'en-

» tendrais, moi, monsieur, et parfai-
» tement. — Mais, monsieur, on ne
» peut pas jouer la comédie pour vous
» seul. — Allons, allons, mon bon
» ami, ne vous fâchez pas, et allons
» voir Iphigénie, qui est sans doute
» une traduction de l'Agamemnon
» d'Eschyle. »

Adolphe ne concevait point que le théâtre ne fût pas en plein air, qu'il fallût payer pour y entrer, que la salle fût si petite, qu'on y fût si mal à son aise pour son argent, que le spectacle ne s'ouvrît point par un prologue, ou par une *scholie*, chantée par les plus belles voix. Adolphe était disposé à trouver tout mauvais, et disait son avis très-haut.

Un petit monsieur, assez mesquinement mis, probablement parce qu'il était savant, lui répondit avec politesse : « Monsieur, les anciens aimaient

» le grand air, et nous voulons jouir
» sous un toit : chacun a son goût, et
» quoique vous disiez, vous ne chan-
» gerez pas le nôtre, et le plus court
» est de vous y conformer.

» Cette salle, que vous trouvez si
» petite, est cependant trop grande,
» puisqu'elle n'est pas remplie. Mais
» sachez qu'il y en a quatre ou cinq à
» Paris, à-peu-près aussi vastes, où
» on joue des ouvrages de genres dif-
» férens, et qui tous les jours sont
» garnies de spectateurs. Il y en a sept
» à huit autres à l'usage des ignorans
» et de la canaille, et je conviens que
» c'est un mal, parce qu'il vaudrait
» mieux que les premiers employassent
» le temps à s'instruire, et les ouvriers
» à travailler, que de le passer à écou-
» ter des inepties qui perpétuent leur
» bêtise. Il n'en est pas moins vrai,
» malgré cela, qu'à cet égard nous
» ayons un avantage réel sur les an-

» ciens, qui n'avaient qu'un théâtre,
» où on représentait rarement.

» Vous vous plaignez de payer ici.
» N'est-il pas plus naturel que les gens
» oisifs achètent le plaisir moyennant
» une somme modique, que de char-
» ger le gouvernement seul de les amu-
» ser à grands frais? Et d'ailleurs, qui
» faisait chez les anciens les fonds né-
» cessaires à cette magnificence si van-
» tée? C'était sans doute le trésor pu-
» blic. Or, trouveriez-vous juste que
» l'honnête artisan, qui s'occupe en ce
» moment de l'existence de sa famille,
» contribuât pour sa part au délasse-
» ment que vous allez prendre?

» Vous êtes mal sur cette banquette?
» mais, monsieur, voilà près du théâtre
» des loges où vous trouverez des
» chaises, des fauteuils, des ottomanes,
» la facilité de vous dérober aux re-
» gards, si vous y conduisez une Aspa-
» sie, ou qu'ennuyé du spectacle, vous

» vouliez causer ou dormir. On se pro-
» cure ces avantages à juste prix, et
» convenez encore qu'on ne trouvait
» de telles commodités ni au cirque
» de Rome, ni au théâtre d'Athènes.
» Vous voudriez que la pièce s'ou-
» vrît par un prologue, ou par un
» chœur ? Cet usage uniforme et fasti-
» dieux est supprimé, depuis qu'on sait
» faire l'exposition du sujet d'une ma-
» nière claire et précise. Molière et
» Racine, qui possédaient ce talent au
» plus haut degré, ont voulu cepen-
» dant faire quelquefois des chœurs
» et des prologues, et cela ne leur
» a point réussi, parce que l'esprit
» veut de l'économie dans les paroles,
» et rejette tout ce qui est superflu.
» Et puis, monsieur, si vous aimez le
» chant, allez demain à l'Opéra-Co-
» mique. Vous y trouverez des tragé-
» dies en prose, avec des chœurs plus
» que vous n'en voudrez.

» Hé hien, monsieur, reprit Fran-
» çois, voilà encore une discussion
» qui ne tourne pas à l'honneur des
» anciens. Je vous le répète, vous re-
» viendrez aux modernes. » Adolphe allait répliquer.... on leva le rideau.

Il fut assez satisfait des costumes et de la forme des galères d'Agamemnon. Il trouva même les vers aussi beaux qu'on peut en faire en français. Mais il se récria, quand il vit paraître Eriphile, et qu'il eut pénétré le dessein de l'auteur. « Quelle absurdité, dit-il, pendant l'entr'acte, au petit monsieur! » Votre Racine ne sait-il pas qu'Es-
» chyle et Sophocle, et après eux Lu-
» crèce et Horace, assurent qu'Iphi-
» génie a été en effet sacrifiée en Au-
» lide? — Mon Racine, que vous ap-
» pellerez aussi le vôtre, savait fort bien
» cela. Mais il avait lu également Ho-
» mère et Pausanias. Le premier, dans
» le neuvième livre de son Iliade »

» c'est-à-dire neuf ans après l'arrivée » des Grecs dans la Troade, fait pro- » poser à Achille la main de la fille » d'Agamemnon ; le second dit qu'on » immola une Iphigénie, mais qu'elle » était fille d'Hélène et de Thésée, et » de deux opinions différentes, l'au- » teur a pu choisir la plus favorable » à son plan. Sachez-lui gré enfin de » ne pas faire mourir cette princesse : » voyez comme elle est jolie !

» Monsieur, dit François au jeune » homme, ne parlez plus à ce mon- » sieur-là. Il vous bat, et cela me fait » de la peine. » Adolphe se mordit les lèvres, écouta la pièce, et regarda beaucoup Iphigénie, qui lui paraissait charmante, et qui l'était en effet.

« Avouez du moins, dit encore » Adolphe à la fin de la pièce, qu'il » n'y a de grec dans tout ceci, que les » habits et quelques noms. Agamem- » non se conduit comme un roi d'Eu-

» rope, qui n'a pas un avis à lui, qui
» ne veut mécontenter personne, et
» qui ne sait comment faire pour ar-
» ranger tout le monde. Achille s'ex-
» prime comme un mousquetaire. Rien
» qui tienne directement aux mœurs,
» aux habitudes des anciens. La pièce
» est fort belle; mais on sent trop que
» ce sont des Français qui parlent. —
» Oh! cette fois, monsieur, je pense
» tout-à-fait comme vous. »

Le lendemain, Adolphe fut à l'Opéra-Comique. Il y applaudit quelques talens distingués; mais comme il n'avait pas le goût formé encore, il ne put supporter la manière de quelques chanteurs que tout le monde trouve divine.

Le troisième jour, il pria François de le conduire à l'Opéra. On donnait OEdipe à Colonne, et il se retrouva par hasard auprès de son petit monsieur. « C'est beau, c'est beau, répétait-il

» sans cesse. Quelle simplicité, quelle » noblesse, quelle onction ? Et quel » goût de terroir, reprit le petit mon- » sieur ! ne vous semble-t-il pas cette » fois entendre des Grecs ? — Mais » pourquoi tous ces gens-là ouvrent-ils » sans cesse les portes ? Pourquoi par- » lent-ils si haut ? — C'est qu'ils ne » viennent pas ici pour cet immortel » ouvrage. Ils attendent impatiem- » ment que d'autres personnages com- » mencent à passer une jambe par des- » sus l'autre, ce qu'ils font très-adroi- » tement. — Ce spectacle-ci est donc à » l'usage des sourds ? — Ma foi, on se- » rait tenté de le croire. »

Adolphe fut prévenu par son petit monsieur, que le jour suivant on jouerait Phèdre, et que la séduisante Iphigénie reparaîtrait dans cette pièce. Comme le petit monsieur avait donné une fois gain de cause à Adolphe, qu'ils s'étaient trouvés du même avis

à l'Opéra, le jeune homme commençait à le trouver fort à son gré. Pour être sûr de le retrouver au spectacle, il l'invita à dîner pour le lendemain, et un savant ne refuse pas un bon dîner offert de bonne grace.

Il fallut donc que François retournât à la Comédie Française, qui l'amusait bien moins que les marionnettes. Mais il ne savait rien refuser à Adolphe. Celui-ci fut très-aise de revoir son Iphigénie. Cependant il trouva très-mauvais qu'elle représentât une Aricie qu'on ne trouve pas dans Euripide. Le petit monsieur lui rappela un passage de Virgile, où il est dit expressément que cette princesse épousa Hyppolite lorsqu'il eut été ressuscité par Esculape : Les dieux anciens et modernes ont tous le don des miracles.

Adolphe se rendit à la force de la citation : il avait trop de plaisir à contempler son Iphigénie pour contester

long-temps. Mais il ne put se défendre de citer à son tour. Il parla du précepte d'Aristote, qui veut que l'amour tienne le premier rang dans la tragédie, ou qu'il en soit banni tout à-fait. Le petit monsieur convint que celui d'Hyppolite est froid et insipide; « mais, ajouta-t-il, » vous ne savez pas qu'alors on ne re- » cevait pas de pièce où il n'y avait » pas de rôle pour *l'amoureuse*. Vous » ignorez que de nos jours Voltaire » fut obligé d'ajouter à son OEdipe, » l'amour suranné de Jocaste et de » Philoctète, sans quoi les comédiens » eussent refusé sa pièce. — Ah! ce » sont les comédiens qui reçoivent. Ils » sont donc aussi gens de lettres? — Je » ne dis pas cela. Mais dès qu'ils sont » reçus à la Comédie Française, ils » ont un tact sûr, un jugement sain, » un goût épuré : c'est un des priviléges » attachés à cette profession. »

Voilà qui est singulier, reprenait

Adolphe ; et il se taisait, dès qu'Aricie paraissait. Le plaisir qu'il trouvait à la regarder croissait sans cesse, et il dit à François, à la fin de la pièce : « Hé bien, mon ami, qu'en pensez-» vous ? n'est-il pas vrai qu'elle est » charmante ? — Oh ! charmante. . . . » elle n'est pas mal. Vous êtes difficile, » continua le petit monsieur : c'est la » plus jolie personne de ce théâtre. — » Voilà comme vous êtes, mon ami ; » il suffit qu'une femme me plaise, » pour qu'elle ne soit pas de votre » goût. »

Un moment après, il demandait au petit monsieur s'il était bien difficile d'avoir accès chez elle. « Mais je crois » qu'un jeune homme aimable, bien » élevé, peut se présenter par-tout. » Ahie, ahie, dit tout bas François en » faisant une mine, mais une mine !

» Savez-vous, mon ami, reprit » Adolphe, quelle différence je trouve

» entre une véritable princesse et une
» princesse de théâtre ? la voici. La
» souveraine d'un état quelconque,
» joue ce rôle jusqu'à sa mort, ou jus-
» qu'à la dissolution de son empire ;
» mais elle règne toujours sur les mêmes
» états. Elles voit sans cesse les mêmes
» mœurs, les mêmes coutumes, les
» mêmes visages. Elle dit et fait sans
» cesse les mêmes choses. Le jour qui
» commence, doit s'écouler comme
» le précédent, et le lendemain, elle
» trouvera encore l'ennui entre l'éti-
» quette et l'orgueil. La princesse de
» théâtre règne alternativement sur
» toutes les parties du globe. Tous les
» jours elle fait et dit des choses nou-
» velles ; tous les jours elle reçoit
» l'hommage de courtisans et de spec-
» tateurs nouveaux. La toile est-elle
» baissée, elle rentre dans la classe des
» femmes amusantes et amusables. Elle
» oublie les intérêts politiques, de la

» Grèce et de Rome, et elle dispose
» d'elle à son gré. Cette vie-là doit-être
» ravissante.

» Parbleu, mon cher François, il
» me vient une idée excellente. Je crois
» que je jouerais les héros avec une
» grande vérité. J'ai de l'élévation dans
» l'ame, une profonde sensibilité, et
» je présume qu'Aricie ne me refuse-
» rait pas ses conseils. Tenez, mon
» ami, l'habit qu'on me fait, irait à
» merveilles dans le rôle d'Hyppolite. »

Allons, allons, pensa le tuteur, que l'habit soit fait ou non, nous retournerons demain à Athènes : il n'y a pas à balancer.

Le petit monsieur reprit la parole. Il entra dans le détail des difficultés de l'art théâtral ; des injustices, des humiliations que le vrai talent éprouve trop souvent ; de la facilité d'éviter ces désagrémens, en s'amusant sur des théâtres de société ; de la folie enfin de

sacrifier à des succès incertains un état brillant, où conduit toujours une grande fortune unie à des qualités réelles. François serra la main au petit monsieur.

Adolphe ne goûtait pas du tout ses réflexions. Cependant il lui demanda son nom et son adresse. Il se nommait Duval, et logeait à l'Observatoire. J'ai toujours pensé que le projet d'Adolphe était d'aller furtivement s'instruire chez M. Duval des moyens de se faire présenter chez la princesse Aricie : François avait décidé autrement.

Au point du jour, il éveilla Adolphe, le pria de s'habiller et de monter en voiture. Adolphe résistait ; François insista. L'un murmurait, l'autre grondait. Le jeune homme voulait attendre son habit ; le tuteur répondait qu'il était emballé. Le pupille ne pouvait partir sans prendre congé de son savant ; François y avait pourvu par un billet

billet fort honnête. Adolphe, ne trouvant plus de prétextes, se montra si récalcitrant, que François fut obligé de composer : on convint qu'on bâtirait à Athènes un théâtre, dont la princesse Aricie serait priée de faire l'inauguration.

Allons, pensait François en partant, voilà encore du temps de gagné. La princesse a affaibli le souvenir de Marguerite : j'espère que la chasse fera oublier la princesse. Mais plus de femmes, plus de femmes, ni de près, ni de loin.

Cependant, ajoutait-il en lui-même, le temps où il doit être maître de ses actions n'est pas fort éloigné. La première paysanne, la première princesse qui lui plaira deviendra sa femme, et je perdrai le fruit de mes soins.

Il faut le faire chasser, chasser à outrance ; qu'il n'ait que le temps de manger et de dormir. Pendant qu'il

se livrera à cet amusement, je chercherai une jeune personne, sage, aimable, bien née, jolie sur-tout, et puisqu'il faut qu'il se marie, qu'il soit père avant l'âge où l'homme est en état de se conduire lui-même, faisons-lui du moins faire un mariage dont il n'ait pas à rougir.

On arriva à Athènes, dont les travaux, poussés à force d'argent, touchaient à leur fin. Tout y était pittoresque; tout y fixait, y flattait l'œil. Adolphe, à qui huit jours d'absence avaient préparé des jouissances nouvelles, Adolphe ne remarqua rien, et parcourut comme un fou sa petite Grèce. François étonné le regardait aller, et lui vit planter un jalon au milieu d'un vaste boulingrin : c'est là que devait s'élever le théâtre d'Athènes.

Il chercha le commis de M. Phidiot, lui remit, pour l'architecte,

une longue lettre, qu'il finissait en déclarant qu'il entendait poser la première pierre le lendemain à son retour de la chasse.

Avant de se coucher, il expédia à M. Bellement un valet avec l'ordre de le venir prendre au lever du soleil.

François, qui voulait faire de la chasse une passion dominante, par les raisons que vous savez, François n'avait rien négligé de ce qui pouvait rendre le début séduisant. Sous son air froid et réfléchi, il cachait une ame active, et sans rien dire à son pupille, sans même qu'il soupçonnât rien, il avait tout disposé à Paris. Il courait, lorsqu'Adolphe reposait; il courait avant son lever; il écrivait, lorsqu'il ne pouvait courir.

Le jeune homme n'attendait qu'un garde-chasse et un chien, et au point du jour il est réveillé par des fanfares guerrières. Il se lève, il sort pré-

cipitamment de sa tente... ô surprise... ô délices ! six grecs à cheval, armés d'épieux, et sonnant de la trompe ; trente couples de chiens ; la halte chargée sur un petit chariot de forme antique, traîné par des bœufs aux cornes dorés.... « C'est cela, c'est cela, » criait Adolphe, ravi, enchanté. » Il saute de joie, il embrasse son tuteur, et demande son habit et ses armes.

Il s'habille en toute hâte, et n'avance point, parce qu'il n'a pas l'habitude de s'habiller à la grecque. François veut lui aider, et n'est pas plus chanceux. L'*artiste* costumier est appelé dans la tente, et arrange en un tour de main les différentes parties du costume, qu'il ne manque pas de faire valoir, à mesure qu'il les présente.

Adolphe observait que l'habit était plutôt romain que grec ; que le cas-

que, surmonté d'un dragon portant un énorme panache, était macédonien, et qu'on ne chassait pas en casque lors de la vingtième olympiade. L'*artiste* lui présenta un miroir, et le jeune homme se trouva si bien que les expressions expirèrent sur ses lèvres. Il n'observa même pas que la mise des gens à trompettes, empruntée au magasin de l'Opéra, était d'un goût plus sévère que la sienne. Il se mit le carquois sur le dos, prit son arc de la main gauche, et un javelot de la droite.

« Seigneur Hyppolite, lui dit Fran-» çois, ces messieurs qui vous atten-» dent sont vos pages.... — Les rois » anciens n'en avaient pas. — Vos » piqueurs, vos gardes. — A la bonne » heure. »

On présente au jeune homme un cheval couvert d'une jolie selle à la mode, et d'une housse richement

galonnée. La bride était en tissu d'or; les bossettes, les boucles et la gourmette en argent. « Moderne, mo-» derne, s'écrie Adolphe. Je veux » bien être français, quand les cir-» constances l'exigent; mais aujour-» d'hui tout doit être grec! Du grec, » mon bon ami, du grec. — Ma foi, » monsieur, je vous avoue que je ne » sais pas comment les selles grecques » étaient faites. — Ni moi non plus; » mais pour ne pas me tromper, je vais » monter à la manière des Numides, » qui du moins étaient des anciens. » Point de bride, point de selle. A » bas tout cet attirail. »

Au moment où le cortége partit, M. Bellement, stupéfait, ouvrait les yeux autant qu'il le pouvait, et une bouche telle que personne n'en a encore ouverte. A la stupéfaction succédèrent des ris immodérés que, très-heureusement pour lui, Adolphe n'en-

tendit pas. François, qui avait envie de rire lui-même, prit le garde-chasse dans son cabriolet. Il voulait lui faire la leçon en route.

Vous jugez comme un héros, qui n'a pas de culotte, est à son aise, monté à nu. Le nôtre n'était pas encore arrivé au parc, qu'il avait besoin de la sauce piquante; mais rien n'alarme un grand cœur. Le pansement d'ailleurs ne pouvait être long: Adolphe n'avait que sa jaquette à lever. Il la leva en effet, en entrant chez le garde de son parc. Sa femme, parvenue à cet âge où on n'est plus d'aucun sexe, s'empressa de bassiner les parties macérées. Le sel, le poivre, le vinaigre, faisaient leur effet. La figure d'Adolphe annonçait des convulsions; mais comme on se conduit toujours noblement devant témoins, il tâcha de se remettre, en pensant qu'Hercule souffrit bien davantage, lorsqu'il en-

dossa la fatale chemise, et il entra bravement dans le parc, suivi de tous les siens.

Les trompes sonnent le lancer, et il ne part que des perdrix et des lièvres; mais il en part une telle quantité, que la volatile obscurcit l'air, et que les quadrupèdes, effrayés, étourdis, se jettent dans les jambes des chasseurs. Les pages, les piqueurs, les gardes se passent la trompe au cou, et ajustent la flèche à l'arc. Le seigneur Hyppolite en a déjà tiré deux, trois, cinq, six. Les flèches bientôt volent de toutes parts. Elles se croisent; elles prennent les compagnies en queue, en flanc, en tête; presque tous les coups portent, et il ne tombe pas une pièce.

C'est que François, qui ne voulait pas qu'on crevât les yeux à son pupille, ni qu'il les crevât aux autres, avait acheté ces armes-là chez M. Dar-

baud, célèbre marchand de joujoux, passage du Théâtre Feydeau.

Le père Bellement, riant sous cape, avançait lentement, tirait à chaque pas, et tuait à chaque coup. Déjà il avait vidé deux fois sa carnassière dans le char antique, dont on avait déchargé les provisions chez le concierge. Il avançait toujours; il faisait un ravage épouvantable; les autres couraient, se fatiguaient, s'excédaient et ne faisaient rien.

« Que diable, dit Adolphe à Fran-» çois, serait-il vrai que les armes » modernes valent mieux que les an-» ciennes? — Vous le voyez, monsieur. » — Cependant les anciens tuaient avec » leurs flèches, et, corbleu, je tuerai » comme eux. » Il tire, il tire, il tire; ses grecs tirent comme lui; les carquois se vident... et rien.

Adolphe n'osait éclater; mais il était piqué au vif. François lui pro-

pose de prendre un fusil. Il répond que cette arme ne va pas avec son costume. François réplique que les Grecs s'en fussent servis, s'ils l'eussent connue. Adolphe, intérieurement convaincu de l'avantage des armes à feu, ne fait plus qu'une grimace de forme, prend le fusil, et Bellement se range à ses côtés.

Trois ou quatre lièvres partent à-la-fois. Adolphe porte la crosse à sa poitrine, ferme les yeux et lâche la détente. Bellement, qui règle ses mouvemens sur les siens, tire en même temps. Un malheureux lièvre, renversé sur la place, se débat encore. Adolphe court et le ramasse d'un air triomphant. « Plus de flèches, dit-il, plus » de flèches. Je conçois que cette ar» me, trop sujette à l'action de l'air, » doit souvent perdre sa direction. Il » est probable que les anciens l'em» ployaient seulement à la guerre. Le

» javelot, mes amis, l'épieu. — Hé ! » monsieur, répondit François, vous » ne tuerez pas de perdreaux à l'épieu. » — Vous avez raison, mon ami ; mais » nous poursuivrons, nous atteindrons » le lièvre fugitif, puisque nous n'a- » vons pas de monstres à combattre. — » Qui vous l'a dit, monsieur? — Des » monstres ! des monstres ! il y en au- » rait! Allons, mes amis, en avant, tête » baissée....—Un moment, monsieur, » il faut déjeûner. Cela repose, donne » des forces, et on ne peut en avoir » trop, pour ce qui vous reste à en- » treprendre. —Oh ! déjeûner, déjeû- » ner ! cela n'a rien d'héroïque. —Hé ! » monsieur, les héros d'Homère et de » Virgile étaient gens de bon appétit. » — C'est vrai, c'est très-vrai. Allons, » mon ami, déjeûnons. — Vous pro- » fiterez d'ailleurs de la circonstance » pour vous faire frotter encore. . . . » vous savez où. — A propos de cela,

» savez-vous que la manière de mon-
» ter à cheval des Numides n'était
» pas commode du tout? — C'est ce
» que j'ai déjà pensé. — Il se pourrait
» que les historiens nous eussent fait
» un conte à cet égard. — Comme à
» beaucoup d'autres, monsieur. »

Ils avançaient en causant. Hyppolite tenait, par les pattes de derrière, son lièvre, qu'il n'eût pas donné en ce moment pour les petits états de Thésée. Il écoutait, il répondait à François, qui se gardait bien de le contredire, mais qui l'amenait peu-à-peu à déclarer franchement que nous valons les anciens sous bien des rapports, et que notre manière de vivre est au-dessus de la leur.

Le déjeûner fini, on rentre dans le parc. On lâche la meute entière. Le son du cor anime chasseurs et chiens. Les piqueurs battent le taillis. Hyppolite les devance. François et Bellement

suivent, ayant chacun un fusil sur l'épaule.

On a dépassé de deux cent toises l'endroit où le jeune homme a cru tuer son lièvre, et on n'a rencontré encore que des animaux timides. Notre héros se désole, se dépite. François lui a donné l'espérance de combattre un monstre; il n'y compte pas; mais il se flatte de trouver au moins un animal qui ne fuira pas devant lui.

On apperçoit, à travers les branches, une mare, sur laquelle s'élèvent des joncs, et que domine une roche, dont la pointe s'avance au-dessus du niveau de l'eau. Tous les chiens donnent à-la-fois. Mirand, le plus intrépide des limiers, se jette à l'eau. Il avance, il enfonce, il recule, il avance encore. Il invite, de la voix et de la queue, les autres chiens à le suivre. Hyppolite enchanté lui dé-

cerne à l'instant le nom célèbre de *Mélampe*.

Cependant Mélampe seul cherche à s'élancer sur l'animal ; les autres s'arrêtent et se couchent. Hyppolite indigné veut les relever avec la pointe de sa javeline. Les plus intrépides, Briffaut, Ronflant, Rustaut, se laissent piquer et poussent lâchement des cris de douleur.

Hyppolite se reproche de ne pas seconder le brave Mélampe. Il cherche un détour, parce qu'il ne se soucie pas de s'ensevelir dans la fange. Il traverse des broussailles, des ronces, des joncs ; il n'est plus qu'à trente pas de la roche, dont la cavité recèle sans doute le monstre que Mélampe ne cesse de menacer... Tout-à-coup !.... Ciel ! ô ciel !...

*Un effroyable cri, sorti du fond des flots,*
*Des airs, en ce moment, vient troubler le repos ;*
*Et du sein de la terre, une voix formidable*

*Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.*
*L'onde approche, se brise, et vomit à leurs yeux,*
*Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.*
*Son front large est armé de cornes menaçantes;*
*Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.*
*Indomptable taureau, dragon impétueux,*
*Sa croupe se recourbe en replis tortueux.*

L'Hyppolite moderne, loin de saisir *ses javelots, de pousser au monstre,*

*Et, d'une main sûre,*
*De lui fendre le flanc d'une large blessure,*

Notre Hypolite, incertain, s'arrête, recule, se place entre François et Bellement : on aurait peur à moins.

Cependant le monstre approche de la rive; il faut prendre un parti. Se déshonorer par une fuite marquée, serait trop fort. S'exposer à se faire déchirer, serait trop dur. Notre héros jette les yeux sur son tuteur. Il le voit sourire, il se remet. Il n'est venu trouver François et Bellement que

pour leur communiquer son plan d'attaque : quel homme n'est pas un peu gascon ?

Il leur déclare d'abord qu'il n'entend pas que personne partage avec lui l'honneur de la victoire. Il ajoute qu'il dédaigne l'avantage de l'arme à feu. C'est avec l'épieu, c'est corps à corps qu'il veut combattre.

Il dit et s'élance. Il frappe l'animal dans le côté, et le parc retentit des gémissemens du monstre et des cris de joie que l'admiration arrache aux spectateurs. « Je lui ai brisé les côtes, » disait Hyppolite. Il ne peut plus sou» tenir son énorme queue, disait Fran» çois. Voyez ses ailes tombantes, di» sait Bellement. » Et un chorus universel, couvrant toutes les voix, porte l'enthousiasme à son comble.

Il fallait retirer l'épieu, porter un second, un troisième coup pour achever le monstre. Hyppolite fait de vains

efforts. La pointe de l'épieu, faite en langue de serpent, est arrêtée par ces côtes effrayantes, qui doivent avoir six pouces de large au moins. Hyppolite tire de son côté, et le monstre du sien. Le plus fort devait entraîner le plus faible : Hyppolite tombe embarrassé, non *dans ses rênes*, mais dans la queue et les pattes de l'animal. Il pousse de nouveaux cris..... Ceux-ci sont de frayeur.

Bellement s'avance, met le bout du canon dans l'oreille du monstre, fait feu, et dégage notre héros.

Quand Hyppolite fut convaincu que son terrible ennemi était mort, bien mort, il trouva très-mauvais qu'on lui eût ravi une partie de l'honneur du combat. Ses derniers cris étaient ceux d'un assaillant irrité de la résistance qu'on lui oppose. Cependant il trouva convenable de s'éloigner de quelques pas, parce que l'air qui l'en-

vironnait était *infecté* de l'haleine du monstre. Il ordonna qu'on le portât sur le char, et il ferma, à pied, la marche triomphale qui le conduisit chez le concierge.

« Ma foi, disait-il à François, je » commençais à douter de la vérité » des travaux d'Hercule, comme de » la manière de monter à cheval des » Numides. Mais il est constant qu'il » y a des monstres, puisque j'en ai » tué un; et alors Hercule peut fort » bien en avoir détruit un demi-cent. » Ah! répondait François, vous n'a- » vez pas encore eu le temps de bien » examiner celui-ci. Au reste, si quel- » que poète prenait la peine de mettre » en beaux vers votre aventure, je ne » sais pas trop ce qu'on en penserait » dans deux mille ans. »

Le cortége arrive chez le concierge. Huit hommes suffirent à peine pour enlever le mort et le déposer sur deux

grandes tables rapprochées à cet effet. Ils paraissent ployer sous le fardeau, et Hyppolite observe, de la porte, que son ennemi conserve encore cet air menaçant, qui ne l'a point intimidé.

Dans le fond de l'ame, le jeune homme ne savait trop que croire. Il avait vu François sourire, et ce sourire l'avait encouragé, parce qu'il savait son tuteur incapable de l'exposer au moindre péril. D'un autre côté, le premier tireur du monde, Bellement était là pour veiller à sa sûreté, et pourquoi cette précaution, s'il n'y avait pas de danger? C'est ainsi qu'autrefois Minerve veilla sur Télémaque combattant Adraste, et qu'elle soutint ses forces épuisées. Il était très-honorable sans doute pour M. Bellement d'être comparé à Minerve, et cette idée, toute absurde qu'elle était, fut celle qui fixa notre Adolphe, parce qu'elle flattait son amour-propre. Il trouvait

pourtant assez extraordinaire qu'un animal d'une forme aussi bizarre se fût trouvé dans un parc. Au reste, il n'y avait pas moyen de douter de l'identité.

François proposa d'écorcher le monstre, d'empailler sa peau, et de la suspendre à la voûte d'un arc de triomphe, qu'on éleverait sur le mont Ida, en mémoire de ce grand événement. Adolphe applaudit beaucoup à la proposition, et il s'approcha bravement des deux tables, précédé de quatre hommes, armés chacun d'un bon couteau..... Mais hélas! hélas! et quatre fois hélas! que les choses les plus mémorables sont quelquefois ridicules pour ceux qui les voyent de près!

On met l'animal sur le dos, et Adolphe observe que ses pattes grêles n'ont aucune proportion avec le reste du corps. D'un seul coup on lui ouvre le

ventre de la clavicule au scrotum, et Adolphe remarque que cette peau crie en se déchirant comme du taffetas gommé. On écarte à droite et à gauche ces prétendues côtes de six pouces de large, et elles se brisent sous les doigts comme un paquet d'allumettes. Cependant l'intérieur ressemble à la caverne de Polyphême; mais on n'en tire qu'un joli cochon de six mois, et il ne reste sur les tables qu'un manequin d'osier, recouvert d'une toile peinte à l'huile, et enduite de poix et de glu.

Adolphe est stupéfait, humilié, et les spectateurs se pincent les lèvres pour ne pas éclater. « Monsieur, dit » François, qui voulait corriger son » pupille, sans lui faire rien perdre de » sa considération, monsieur, il n'est » pas nécessaire, pour prouver qu'on » est brave, de tomber sous la dent » meurtrière d'un tigre, ou d'un lion.

» Il suffit de chercher le péril où on
» est convaincu de le trouver, et c'est
» ce que vous avez fait de la meilleure
» grace du monde. Mais comme vous
» ne pouvez fusiller un cochon tous les
» jours, parce que ce passe-temps de-
» viendrait un peu cher; que d'ailleurs
» l'illusion étant détruite, cette chasse
» n'aurait plus rien d'héroïque, je vous
» conseille de vous en tenir aux lièvres
» et aux perdrix. — Mais, mon ami,
» cette manière de chasser n'a rien du
» tout qui déroge. Si les sévères Spar-
» tiates forçaient la grosse bête sur le
» mont Taygète, Xénophon nous ap-
» prend qu'ils ne dédaignaient pas les
» perdrix et les lièvres que leur four-
» nissait la plaine. — Hé bien, mon-
» sieur, suivez leur exemple. Vous
» aurez du moins le mérite de l'adresse,
» et c'est quelque chose que cela. »

Ce dénouement devait amener des réflexions opposées aux premières. Il se

pourrait fort bien, pensait alors Adolphe, que les monstres anciens aient beaucoup de rapports avec celui-ci, et d'après l'origine donnée à Hercule, il se pourrait encore qu'il n'ait pas existé du tout. Adolphe se gardait bien d'émettre cette opinion : il se fût cru coupable du crime de lèse-antiquité.

« Allons, allons, dit-il, si les prodiges » d'Alcide ne sont pas rigoureusement » démontrés, au moins ne me contes- » tera-t-on pas les siècles brillans d'Al- » cibiade et de Périclès. — Pas plus, » monsieur, que ceux d'Auguste, des » Médicis, et de Louis XIV. Vous » voyez que je commence à connaître » les modernes. — Vive donc, vive à » jamais l'Attique ! Chassons au fusil » dans ce parc ; mais soyons Grecs » dans ma nouvelle Athènes.

» Ah ! mon dieu, poursuivit le jeune » homme, dont les sens calmés de- » venaient accessibles à la douleur,

» ah ! mon dieu, qu'ai-je donc aux
» jambes et aux cuisses ? — Vous les
» avez déchirées, sanglantes. — Il est
» pourtant incontestable que les an-
» ciens avaient les bras, les jambes et
» les cuisses nus. — Peut-être, mon-
» sieur, n'y avait-il dans les forêts de
» la Grèce, ni ronces, ni épines, ni
» chardons, ni branches de bois sec.
» — Ah ! vous plaisantez, monsieur
» François. Nierez-vous que les Grecs
» soient peints à-peu-près comme me
» voilà ? et ne viens-je pas de vous dire
» qu'on chassait dans ce pays-là,
» comme dans un autre ? — Hé, mon-
» sieur, une jolie femme court-elle les
» rues de Paris, au mois de janvier,
» avec son habit de bal ? — Voilà ce que
» vous avez dit de plus raisonnable.
» Il se pourrait en effet que dans cer-
» taines circonstances les Grecs chaus-
» sassent une espèce de long cothurne,
» et c'est ce que j'aurais dû faire
comme

» comme eux. — Oui, monsieur, une » culotte, des bas, une bonne veste, » et une selle sur le dos de votre chè- » val. »

Adolphe n'était ni satisfait, ni convaincu ; mais il n'avait rien à opposer à l'expérience, et il eut le bon esprit de profiter de celle qu'il avait acquise à ses dépens. Il se vêtit, il apprit à tirer, et il convint qu'un fusil vaut bien un arc, et qu'il est plus agréable de courre le renard que de combattre des monstres.

*Fin du Tome premier.*



547830